

LE FAUX « SOIR »



« Le faux « Soir », il y a cinquante ans » est un dossier du journal « Le Soir ».

Président et éditeur responsable : Robert HURBAIN, 112, rue Royale, 1000 Bruxelles.

Rédacteur en chef : Guy DUPLAT. **Rédacteur en chef adjoint** : Jean-Marie SANDRON.

Conception de ce dossier : Walter SCHWILDEN (†), secrétaire général de la rédaction, qui avait réalisé l'essentiel du travail avant son décès le 14 septembre dernier et à qui cette plaquette est dédiée.

Il y a tout juste cinquante ans, le 9 novembre 1943, la résistance à l'occupant nazi réussit un sensationnel exploit en publiant un faux « Soir » (à plus de cinquante mille exemplaires), au nez et à la barbe de la censure et de la propagande ennemie. Tout Bruxelles, puis toute la Belgique, résonna ce jour-là de ce « bras d'honneur » adressé à tous ceux qui voulaient museler la presse. Plusieurs de ces héros l'ont payé de leur vie. Ce haut fait de la guerre 40-45 est aussi une page importante de l'histoire de notre journal, associé, par le fait même du titre, à ce combat pour la liberté de penser et d'écrire.

Nous avons tenu, en publiant ce dossier, à commémorer cet événement et à rendre hommage à la Résistance.

Faut-il rappeler que « Le Soir » a été « volé » pendant la guerre. Le 18 mai 1940, « Le Soir » cesse de paraître pour ne pas avoir à se soumettre aux lois de l'occupant. Et, dès le 14 juin 1940, une équipe de rédacteurs, nommés par les Allemands, diffuse un « Soir » volé. C'est ce « Soir » de collaboration que la Résistance a fustigé en éditant son faux « Soir », exprimant ainsi les mêmes idées que celles des rédacteurs lorsqu'ils avaient brisé leur plume. En septembre 1944, quand notre journal, le « vrai », a pu reparaitre, son rédacteur en chef, Charles Breisdorff, exprimait toute une philosophie qui continue à être la nôtre : *Au moment où le vrai « Soir » reprend contact avec ses lecteurs, disait-il, il tient à réaffirmer que, libre de toute attache politique ou financière, il reprend sa mission d'information qu'il a toujours voulu remplir avec le maximum d'impartialité et de sincérité. Aujourd'hui comme hier, « Le Soir » n'aura d'autre ligne de conduite que de contribuer à la solution des grands problèmes qui intéressent l'avenir du pays, au respect de nos traditions politiques et de nos libertés.*

GUY DUPLAT

Le faux « Soir », un cri d'espoir au cœur de la guerre 40-45

À la fin de l'année 1943, à l'aube d'un nouvel hiver à passer sous l'occupation allemande, un groupe d'hommes et de femmes va tenter de tourner l'ennemi en dérision en publiant une copie du journal saisi par les nazis, utilisant une arme redoutable : l'ironie

Il y a cinquante ans, le faux « Soir ». Un demi-siècle s'est écoulé depuis 1943 lorsque, en Belgique occupée par l'Allemagne nazie, un groupe de résistants signe un exploit unique en son genre dans toute l'histoire de la seconde guerre mondiale : donner à un journal clandestin toutes les apparences extérieures d'un quotidien à la solde de l'occupant et le faire vendre à Bruxelles, en plein jour.

La très grande majorité des acteurs, journalistes, imprimeur, ouvriers d'imprimerie, diffuseurs, dépositaires, courriers, transporteurs, commanditaire sont aujourd'hui décédés. Nombre de témoins directs de cette extraordinaire mystification, nos parents, nos grands-parents, ont eux aussi disparu. Restent, pour « se souvenir », ceux qui ont bénéficié du bouche-à-oreille de leurs aînés, qui ont vibré à l'une ou l'autre commémoration de cet événement qui se sont échelonnées depuis la Libération. Restent les autres, les générations qui sont nées au cours des décennies qui ont suivi le drame de la seconde guerre mondiale, et n'ont sans doute que vaguement entendu parler de cette performance de la résistance belge à moins même qu'ils en ignorent jusqu'au premier mot...

Or, cette affaire du faux « Soir » doit rester dans les mémoires. Elle fait partie intégrante de l'histoire du conflit 40-45, comme le soulignait au lendemain de la tourmente l'un des acteurs de ce camouflet infligé à l'occupant et à ses collaborateurs, Fernand Demany, au nom de l'un des principaux mouvements de résistance, le Front de l'indépendance, lorsqu'il évoquait ce « coup magistral » :

Le faux « Soir » est l'œuvre d'un groupe de patriotes qui, au seuil du dernier hiver d'une guerre inhumaine et totale, n'ont eu d'autre souci que de relever le moral de leurs compatriotes et de frapper l'ennemi avec l'arme la plus terrible dont ils disposaient : l'ironie. Mordant et joyeux, caustique et cirglant, le faux « Soir » demeurera, dans l'histoire de la seconde guerre mondiale, comme un frémissant témoignage de l'ardeur et de la vitalité de notre peuple.

Une œuvre patriotique et collective que plusieurs auteurs payèrent de leur vie dans des camps d'extermination, de longs mois de déportation ou d'emprisonnement jusqu'à la Libération.

C'est, sans doute, Camille Joset (1), journaliste, écrivain et grand résistant lui aussi, qui a mis le mieux en lumière le contexte dans lequel s'est développé le faux « Soir » et la portée de ce fait de résistance salué dans le monde entier comme un événement exceptionnel.

Lorsqu'à la soirée du 9 novembre 1943 parut ce fameux numéro, écrit-il, ses premiers acheteurs se crurent l'objet d'une hallucination. Certes, ils tenaient en main la feuille, identique d'apparence, que, chaque jour, à l'heure pareille, ils acquéraient au même kiosque ou au même étal, tant les habitudes routinières étaient ancrées malgré les années de guerre, cette feuille où beaucoup essayaient de trouver, entre les lignes mensongères ou inspirées, des motifs d'espérer et des raisons de croire à une victoire plus complète des Alliés et même à une libération proche de la Belgique.

Malgré toutes les périphrases d'un style aussi lourd qu'asservi, il fallait pour-

tant, maintenant, que les valets de plume de l'occupant avouent la perte de l'Afrique du Nord, l'occupation complète de la Sicile, puis l'invasion de l'Italie, la chute de Mussolini, suivie, le 3 septembre, par la capitulation sans condition de la péninsule dont le nouveau gouvernement — désireux de racheter par une volte-face surprenante, trois ans de combats aux côtés de Hitler — déclarait à son tour la guerre à l'Allemagne, au prix de l'abdication de Victor-Emmanuel et de l'effacement de Badoglio.

Sur le front de l'Est, les armées soviétiques attaquent irrésistiblement depuis le 9 octobre et, avec une vigueur nouvelle, engagent la grande bataille du Dnieper. Les noms de Zaporozje, de Krivoi-Rog, de Kiev, de Gomel, de Kerosten et de Jitomir sont sur toutes les lèvres, et les atlas classiques s'usent, à force d'être feuilletés, aux planches de l'Ukraine, de la Tauride ou de la Crimée...

Mais, chez nous, l'occupation nazie se fait plus dure, les déportations plus massives, les traques plus serrées, les arrestations plus nombreuses, parce que la Résistance se manifeste de plus en plus vigoureuse, de plus en plus tenace, de plus en plus mordante, de plus en plus farouche, partout et chaque jour davantage. Pourtant, les salves des pelotons d'exécution crépitent sans trêve et les prisons sont comblées; les convois de déportés vers le Reich insatiable et aboulique se succèdent sans arrêt, et la misère peut s'installer dans tous les foyers honnêtes, et la faim peut ténailier tous les êtres sains, qu'importe : la confiance demeure. Et sur les visages se lit la ferme détermination de continuer à tenir jusqu'au bout, avec, à l'âme, l'or-

gueil de conserver intact l'indomptable esprit d'opposition aux « maîtres » de l'heure.

Ah ! ils n'étaient plus, ces « maîtres », les représentants patelins d'une Europe nouvelle. Ils n'étaient même plus ces orgueilleux prototypes de la « race des seigneurs » de 1940 et des débuts de 1941. Mais ils restaient encore, par moments, arrogants et pleins d'une morgue prétentieuse ou calculée.

Il fallait une arme pour abattre cette superbe. Non pas une de ces charges de « plastic » qui faisaient sauter les centrales complices de l'ennemi, ni même ces « aspirines » grippant irrémédiablement les moteurs dont usait le nazi. Il fallait, d'un coup audacieux et sublime dans sa simplicité, battre, et sur son propre terrain, le maître considéré jusqu'alors comme incontesté de la « propagande », le sinistre Goebbels, et couvrir de ridicule ses laquais.

Il est curieux, peut-être, que ce fût aux calmes régions d'un « plat pays » que naquit, se développa, prospéra et se réalisa cette idée d'un plagiat colossal et admirable, véritable précipité de galéjade méridionale et de bluff anglo-saxon. Mais on oublie peut-être aussi, qu'en ces contrées de Tyl Ulenspiegel, l'âme narquoise de la Nation se devait de se manifester avec éclat, du premier coup.

Depuis 1940, depuis trois ans donc, ardente et fière, la presse clandestine luttait serré, à chaque minute de chaque heure de chaque jour, pour contrebalancer l'influence délétère des valets de la plume à la solde de l'ennemi. Mais ses efforts, si vaillants et si persévérants qu'ils pussent être, restaient insuffisants, précisément parce que le caractère même de sa clandestinité effarouchait trop de Belges, pusillani-

mes ou attentistes, et permettait également aux nazis de feindre d'ignorer la parution des journaux de la résistance (2).

Créer, ne serait-ce qu'une fois, un « clandestin » ouvertement vendu paraissait une gageure; l'imaginer, une folie. Le réaliser fut cette merveille que l'on lira ci-après.

En ce soir occulté du 9 novembre 1943, toute la « stratégie efficace » (3) avait cessé d'être une vérité en Belgique, tout simplement parce que des Belges, courageux, certes, mais aussi spirituels que foncièrement patriotes, avaient fait montre que l'esprit vainc la matière et avaient affirmé, en même temps que les possibilités de la lutte souterraine, leur foi — absolue — dans les destinées de la Patrie.

Les pages qui suivent diront quelle fut la genèse de la grande aventure, quels en furent les protagonistes et les acteurs, mais quels en furent aussi hélas ! les héroïques victimes. Mais ce qu'elles tairont, par pudique grandeur, c'est le coup de fouet qu'elles donnèrent à une certaine opinion publique encore timorée et ballottante, c'est le réconfort aux vrais patriotes, c'est la proclamation, à la face même de l'ennemi et devant le monde entier, de notre impérissable espoir de vivre et de notre confiance en l'avenir. Mais ce fut surtout un geste sublime d'intense patriotisme qui anima tous ceux qui ont conçu et réalisé ce chef-d'œuvre, d'humour peut-être, mais spécialement de haute portée nationale.

L'éloignement dans le temps de cette douloureuse époque et l'ignorance des détails sinon des grandes lignes de ce passé dramatique pour la majorité de nos contemporains ne doivent pas nous faire croire que ce coup de force de la Résistance apparut comme

un gag estudiantin. Insistons, en reprenant ici cette brève évocation de l'atmosphère en Belgique en novembre 1943, signée Charles Breisdorff, qui retrouva, au lendemain de la tourmente, son poste de rédacteur en chef du « Soir » :

Nous entrions dans un nouvel hiver. Que nous réservaient les prochains mois de guerre ? Le ravitaillement était misérable; le charbon manquait; les boches donnaient chaque jour un nouveau tour de vis. Tant des nôtres étaient toujours retenus derrière les fils barbelés ou végétaient ou dépérissaient ou succombaient dans d'infâmes bagnes ! L'insécurité ne nous quittait plus. L'ami à qui nous venions de serrer la main disparaissait pour toujours parfois. Les raisons qui donnaient du prix à la vie étaient foulées au pied par un ennemi cruel. Hitler broyait les hommes suivant l'appétit de son démoniaque orgueil. Sa cruauté s'enflait en même temps que fuyaient ses chances de vaincre. Il organisait la traque à l'homme.

Pour répondre à l'agresseur, il y eut cet élan des âmes que l'on a appelé la Résistance. À celui qui prétendait les réduire à merci, les peuples affamés et meurtris clamèrent leur confiance dans leurs destins; l'affirmation de leurs espoirs prit les formes les plus diverses, s'inspira de traditions bien ancrées, de tours d'esprit bien particuliers.

(1) Né à Soumagne en 1879 et décédé en 1958, Camille Joset fut, après la guerre, président du Conseil national de la résistance. Son texte est extrait de la plaquette éditée à l'occasion du cinquième anniversaire de la parution du faux « Soir », en 1948.

(2) La Fédération nationale des journaux clandestins du Front de l'indépendance regroupa trois cents journaux clandestins nés et diffusés sous l'occupation nazie.

(3) Allusion à un titre de première page du faux « Soir ».



Le faux « Soir » « volé » s'inscrit dans une lignée de journaux clandestins, publiés par la Résistance.

L'idée d'un homme, le travail d'une équipe

Ils furent des dizaines à participer à cette gigantesque mystification de l'occupant, qui fut avant tout un exploit collectif. Nombreux sont ceux qui furent arrêtés, emprisonnés, torturés. Certains payèrent même cette aventure de leur vie

C'est donc en ce second semestre de 1943 que va germer l'idée du faux « Soir », l'un des coups de force les plus spectaculaires de la Résistance. Cinquante ans plus tard, les survivants de cet « attentat psychologique » contre l'occupant nazi et ses collaborateurs ne sont plus guère nombreux. Ce n'étaient pas des gamins à l'époque et le poids des ans a eu raison de la majorité d'entre eux. Mais certains ont payé de leur vie ou de déportation dans les camps nazis, durant la guerre, leur contribution à cet acte de résistance. Fort heureusement, l'attitude de ceux qui furent arrêtés fut on ne peut plus héroïque face à leurs interrogateurs que l'on soupçonne plus que musclés.

Nous avons repris ici la liste des « acteurs » qui ont participé à la conception, à la réalisation et à la diffusion du faux « Soir », le 9 novembre 1943. Nous la livrons en guise d'introduction au récit de Marc Aubrion, l'initiateur du projet, afin que l'on puisse mieux les situer.

Nous avons repris, pêle-mêle, le nom de ceux qui participèrent à cet événement, en dévoilant la véritable identité de ceux parmi eux qui se cachaient sous des noms de guerre (Marc Aubrion explique, dans son texte, le pourquoi et le comment de cette indispensable précaution de l'anonymat).

Nous avons retrouvé, pour certains, un élément biographique qui permet d'en situer l'âge, le métier ou la profession voire les responsabilités au sein de la résistance. Notre liste est-elle exhaustive ? Elle reprend en tous cas tous les noms qui sont cités, ne serait-ce qu'exceptionnellement, dans les écrits de l'un ou l'autre personnage clé

de l'opération. Mais, comme tous se sont plu à le souligner, la réussite de cette action hardie ne fut rendue possible que par un effort collectif. Confirmation par cet aveu de l'un des principaux artisans de cette mystification, Fernand Demany : *Je puis me récuser lorsque devant moi l'on se livre à la vaine tentative de juger les mérites respectifs des réalisateurs du « faux » « Soir ». Initiateurs, organisateurs, rédacteurs, imprimeurs, dépositaires, distributeurs, nous étions tous égaux. Egaux par la foi patriotique. Egaux aussi et solidaires devant le même danger.* Et de reconnaître, alors même qu'il était l'un des premiers rôles : *Nous ignorons les noms des simples copains du Front de l'indépendance, des humbles responsables régionaux et locaux (...). Nous ne pourrions même pas citer les noms des Partisans qui, au péril de leur vie, assumèrent, en un clin d'œil, la distribution du faux « Soir » (...). Cette discrétion est le fait des vrais, des purs combattants du front de l'intérieur. Le faux « Soir », comme toute la résistance, c'est le prodigieux résultat d'un immense effort collectif.*

Voici donc « des » noms, ni par ordre d'entrée en scène, ni par importance des rôles joués, ni par souci de hiérarchie dans la résistance. Avec, à coup sûr, des lacunes, des failles, des blancs...

« Yvon » alias Marc Aubrion. — Né à Marbehan en 1910. C'est lui qui eut l'idée du faux « Soir ». Il fut arrêté sur dénonciation, le 13 mars 1944, vraisemblablement sur aveux du même compatriote qui « donna » l'imprimeur Wellens. Soumis aux interrogatoires de la Gestapo, il eut le courage de se taire, endossant la responsabilité du

faux « Soir ». Jugé et condamné à mort, il vit sa peine commuée en quinze ans de forteresse. Il fut envoyé en Allemagne et en revint handicapé, après la libération de Bayreuth où il était détenu, le 14 avril 1945, par les Américains. Il est décédé en août 1968, à l'âge de 58 ans.

« Jean » alias René Noël. — Né à Hornu le 25 mai 1907, régent en mathématiques, responsable du Front de l'indépendance du Brabant et du Hainaut. Il fut échevin des finances de la ville de Mons, de 1946 à 1952. En 1949, il fut élu sénateur sur la liste du parti communiste. Il fonda en 1950 l'école technique communale de Cuesmes qu'il dirigea jusqu'en 1965, moment où il devint bourgmestre de cette localité. Décédé.

Pierre Ansiaux. — Né à Ixelles en 1905. Membre du barreau, professeur à la faculté de droit de l'ULB, il fit partie du comité de rédaction, avec Adrien van den Branden de Reeth, de l'organe clandestin « Justice libre ». Il participa à la rédaction d'articles pour le faux « Soir ». Il reprit ses cours à la faculté de droit de l'université de Bruxelles, devint bâtonnier de l'Ordre des avocats près la Cour de cassation et siégea au Parlement comme sénateur libéral de 1965 à 1973. Décédé au printemps 1986.

Léon Navez. — Né en 1900, artiste peintre d'origine gaumaise dont la maison bruxelloise, rue aux Laines, servit régulièrement de rendez-vous des dirigeants du Front de l'indépendance. Il a collaboré à la décoration intérieure du palais des Congrès de Bruxelles. Décédé en 1967.



Les acteurs du faux « Soir », réunis à l'occasion du cinquième anniversaire de l'événement, en 1948. Marc Aubrion est au centre, s'appuyant sur des béquilles.

« Charles » alias Fernand Demany. — Né à Liège le 26 juin 1904. Poète, conteur, essayiste, romancier, journaliste, notamment au « Soir », avant que le journal ne passe sous l'autorité de l'occupant, il entre dans la clandestinité dès les premiers jours, crée un journal, « La Résistance ». Il est surtout le cofondateur d'une organisation de résistance, le Front de l'indépendance, le 15 mars 1941, dont les missions sont : la recherche du renseignement, les chaînes d'évasion, la guerre psychologique, l'aide aux Juifs et aux réfractaires, le sabotage, la préparation des formations secrètes armées qui engageront le combat en harmonie avec les Alliés. Il participa à la rédaction des articles pour le faux « Soir ». Il retrouva son bureau de journaliste au sein de la rédaction du « Soir », dès le lendemain de la Libération, mais connu dans le même temps des attaques injustifiées quant à son statut de résistant. Catalogué « communiste » — bien qu'il ne fût pas affilié au parti —, il fut nommé ministre sans portefeuille mais « chargé de l'information » de l'équipe Pierlot constituée le 27 septembre 1944 et quitta le « Soir ». Sa présence au sein du gouvernement fut de courte durée : il démissionna deux mois plus tard, ne pouvant accepter le sort officiel que ses collègues réservaient à la Résis-

tance (notamment sur l'intention de les « démobiliser », de ne pas les considérer, ainsi que revendiqué, comme une « force armée » organisée en marge de l'armée belge).

Au lendemain de cette période troublée qui faillit faire tomber le pays à peine libéré dans la guerre civile, il fut député, élu à Charleroi sur la liste du parti communiste. Rédacteur au « Drapeau rouge », il ne tarda pas à entrer en conflit avec ses amis politiques (il renonça au Parlement en 1950) et redevint journaliste, créant son propre journal (« L'Éclair ») puis passant dans les rédactions des journaux d'obédience socialiste, « Le Peuple », « La Wallonie », « Journal et Indépendance ». La fin de sa vie (il fut responsable de la rédaction puis collaborateur de « Vlan » où il signait ses textes « Jean de la Chasse » et « Harry Covair ») fut physiquement pénible. Il est décédé le 19 juin 1977. Le conseil communal d'Etterbeek a donné son nom au pont qui relie la place du Quatre Août au carrefour formé par les rues de l'Escadron, Père De Deken et l'avenue de l'Armée.

« Fernand » alias Adrien van den Branden de Reeth. — Né en 1899, substitut du procureur général à la

cour d'appel, dès 1937, procureur du Roi à Nivelles en 1940. En janvier 1943, il sera retenu durant six semaines comme otage à la citadelle de Huy. Il fait partie, avec Pierre Ansiaux, du comité de rédaction de « Justice libre » et participa à la rédaction des articles du faux « Soir ». Il devint, en 1945, et bien que non-parlementaire, ministre des Victimes civiles de la guerre dans le gouvernement dirigé par Achille Van Acker. Nommé avocat général près la cour d'appel de Bruxelles par arrêté du Régent au printemps 1946. Décédé le 26 juillet 1980.

Jacques Pilate. — Membre du comité brabançon du Front de l'indépendance, chargé des sections locales de Bruxelles. Il fut l'une des chevilles ouvrières du faux « Soir ».

Ferdinand Wellens. — Né le 16 mai 1883. Patron imprimeur qui réalisa le faux « Soir ». Si on croit les témoignages, il aurait été dénoncé par un compatriote, sous la torture. La Gestapo aurait réussi à prouver que le journal était bel et bien sorti de sa rotative, malgré les précautions prises lors de l'impression. Il fut arrêté, déporté et mourut dans un camp de concentration.

« Petit Jean » alias Jean Plas. — Patron imprimeur rallié à la résistance, imprimeur des bandelettes qui recouvraient les paquets de faux « Soir ». Il fut arrêté et déporté dans un camp de concentration dont il ne revint pas.

« Georges » alias Pierre Balencourt. — Ouvrier typographe à l'imprimerie de Jean Plas et adjoint d'« Yvon ». Membre du Front de l'indépendance, il fut arrêté le 25 mai 1944 pour l'impression d'autres feuilles clandestines. Il fut détenu à la forteresse de Maria-Lauzendorf, près de Vienne, dont il revint en 1945, après la libération.

Marcelin Alexandre, dit Alex. — Né à Jemelle le 5 septembre 1909, journaliste au « Soir » jusqu'à sa dernière parution avant l'occupation de Bruxelles (édition datée du 16 mai 1940). Il était également membre de cette autre branche de la résistance qu'était le groupe « G ». Il fut arrêté et déporté en Allemagne. À son retour en Belgique en 1945, il retrouva sa place de rédacteur au « Soir » et prit en charge, jusqu'à l'âge de sa pension, la rubrique de politique sociale. Il édita, en 1948, « Comme si rien ne s'était passé, impressions de captivité », aux éditions de la Renaissance d'Occident.

« Françoise » alias Andrée Grandjean-Cosyns. — Militante du Front de l'indépendance, responsable de l'impression et de la diffusion de « Justice libre ».

Henri Vandevelde. — Rotativiste chez Ferdinand Wellens. Tout comme Julien Oorlynck, autre employé de Wellens, il fut arrêté le 25 février 1944, condamné à trois ans de bagne par le tribunal militaire de Bruxelles. Il fut déporté à Dachau où il fut libéré par les troupes alliées le 25 avril 1945.

Théo Mullier. — Membre des services administratifs du « Soir », antenne de la section du Front de l'indépendance au sien de cette entreprise. Il connut le même sort que Wellens, étant arrêté et déporté. Il mourut dans un camp de concentration.

Alfred Fourcroy. — Chef d'entreprise. Le commanditaire du faux « Soir », qui était également le maillon d'un réseau d'évasion de pilotes anglais abattus au-dessus de notre pays, fut arrêté, condamné à mort et embarqué à bord du dernier convoi ferroviaire qui devait quitter Bruxelles à destination des camps allemands, avant l'entrée des troupes alliées dans la Capitale. Il eut la vie sauve — comme tous les autres passagers d'ailleurs — grâce à l'héroïsme du machiniste qui s'ingénia, par des astuces multiples et avec la complicité d'autres cheminots, à perturber la bonne marche de ce qui est entré dans l'histoire comme le « train fantôme ».

Julien Oorlynck. — Linotypiste chez Ferdinand Wellens. Il fut arrêté le 25 février 1944 et déporté en Tchécoslovaquie, d'où il ne revint qu'au printemps 1945.

François Leine. — Sculpteur et dessinateur, membre du Front de l'indépendance, proche de René Noël dont il était l'un des principaux « courriers ». Arrêté après les faits mais comme « réfractaire », il reprit sa carrière de sculpteur après la guerre.

Charles Hoste, alias « Lebien » ou « Morin ». — Responsable des Mili-ces patriotiques de Schaerbeek. Il devint président, après la guerre, du Front de l'indépendance.

Georgette Borderieux. — Membre du Front de l'indépendance, proche de René Noël et courrier de celui-ci.

Jean Hella. — Propriétaire du café du Ballon, rue Ducale. Il fut arrêté, torturé (il perdit l'usage d'un œil) et condamné à la déportation. Tout comme Alfred Fourcroy, il fut embarqué à bord du « train fantôme ».

Pierre Lauwers. — Photographeur chez Ferdinand Wellens. Il ne fut pas inquiété grâce au silence de son patron. La police allemande perquisitionna chez lui sachant qu'il travaillait pour l'imprimeur du faux « Soir » mais ne découvrit aucun des documents... cachés dans un siège à bascule. Décédé à Uccle en février 1980.

« Jacques » alias Louis Muller. — Responsable des sections du Front de l'indépendance au sein des entreprises et responsable de Théo Mullier.

M^{me} Kees-Guilissen. — Membre du comité d'aide aux réfractaires pour le Brabant dans le cadre du Front de l'indépendance.

Le couple Helas. — Il hébergea, en parfaite connaissance de cause, le « clandestin » Marc Aubrion dans une chambre de son habitation, à Evere.

Roger Dewilde. — Condamné à cinq ans de forteresse pour l'incendie du camion du « Soir ».

Mentionnons également, parmi les distributeurs du faux « Soir », Léon Thill et Louis Coquels, morts dans les camps, Marie Jongen, Fernand Flament, Sylvain Varwenne, Jules Liard, Raoul Quinet, Marie Van Hoeck, Felix Maladrie.

Citons aussi Jean et Pierre Reding, François Deneef, le major Fauque, Stroobant, Machiels, Steveniers, etc.

Le récit de Marc Aubrion : vingt jours d'intense passion

Une nuit d'octobre, un résistant, membre du Front de l'Indépendance, a l'idée de distribuer dans tout le pays un faux « Soir » pour remplacer celui « volé » par les Allemands. L'idée prend corps et conduira à l'après-midi historique du 9 novembre 1943

C'était aux temps sombres de l'occupation. Depuis trois ans déjà, les « nazis » tentaient de nous asservir. Ici et là, ils y avaient presque réussi, trouvant même des « pieds » à chausser de leurs lourdes bottes. Avec ces affreux traîtres, ils nous piétinaient pour étouffer la moindre lueur qui aurait voulu naître, s'élever, éclairer notre nuit. En dépit de leurs efforts acharnés, ils n'y parvenaient pas. Un feu couvait sous toute la surface du pays. Fréquemment, il éclatait, dardait des flammes hautes et pures, animées, entretenues par le souffle réuni des milliers d'hommes que comptait la Résistance et, particulièrement, le Front de l'Indépendance.

Ce groupement parmi les autres déployait, en effet, une énergie farouche. Dans tous les secteurs, l'ennemi s'y heurtait. En matière de propagande, par exemple, le F.I. sortait, avec la régularité d'une presse sans entraves, jusqu'à six journaux différents, tirés à des centaines et même à des milliers d'exemplaires. C'était « Front », l'organe de combat, ou « L'Élastique », mensuel satirique, ou encore « Justice libre », « Médecine libre », etc. En outre, il éditait des papillons, des tracts et des affiches innombrables.

Cette énorme activité amena le « directeur » à rechercher un homme auquel serait confié le contrôle de toute la production. Il veillerait à la régularité des tirages, à leurs qualités extérieures, à leur bon acheminement vers les centres de diffusion. C'est pour me voir remplir cette fonction qu'un certain soir de septembre 1943, le peintre Léon Navez me fit connaître « Jean », responsable général du F.I.

pour le Brabant et le Hainaut. Après une brève conversation, je fus enrôlé, en qualité de « Responsable de presse » au traitement de...

Ne soyez point surpris et moins encore choqués ! Certes, j'étais payé ! Comment aurais-je vécu sans salaire puisque, dès lors, tout mon temps appartiendrait à l'organisation. Si j'osais cette image, j'écrirais que j'étais devenu une sorte de « fonctionnaire de l'héroïsme » aux émoluments de mille cinq cents francs par mois. Je le note en toutes lettres, c'est tellement plus impressionnant ! Mille cinq cents francs ! Pas même l'équivalent de la plus maigre semaine du moindre personnage du marché noir ! En cela, rien d'étonnant, les meilleures causes, c'est bien connu, n'ont jamais été larges envers ceux qui les servent. Qu'on ne se trompe pourtant point, ce n'est pas le dépit qui m'inspire ces réflexions. Je saisis seulement l'occasion qui s'offre à moi d'anéantir certaines légendes tendant à faire croire que la « Résistance » était une source de profits considérables pour ceux qui s'en mêlaient. Ce fut au terme de cette réunion que je reçus le pseudonyme d'« Yvon ».

Ayant prévu mon engagement, « Jean » avait convoqué, pour 19 h 30, place du Grand Sablon, celui qui me seconderait. En nous y rendant, il m'exposa les grandes lignes de mon travail ; et puis me confia, pour le lendemain, une première mission. En outre, il me fixa un lieu et une heure pour notre entrevue suivante au cours de laquelle je lui rendrais compte de ma première démarche. J'aurais aussi à lui communiquer un numéro de téléphone, où il m'atteindrait en cas d'urgence.

Place du Grand Sablon, devant la façade obscurcie d'un café, je fus mis en rapport avec « Georges », mon ad-joint. « Jean » lui définît mon futur rôle, puis le chargea de me conduire, sur-le-champ, à l'imprimerie où se déroulerait le plus clair de mon activité. Je suivis donc mon guide qui m'entretint aussitôt avec enthousiasme de ses occupations. Il était typographe et se consacrait exclusivement à la « presse clandestine ».

Malgré la nuit épaisse du « black-out » nous atteignîmes, bien vite, la rue de Ruysbroeck où nous stoppâmes à hauteur du numéro 64 que « Georges » repéra de sa torche électrique. C'était une maison basse dont la porte s'entrouvrit immédiatement à un signal rythmé contre une des fenêtres. Après quelques pas au long d'un couloir boursé d'ombre, je pénétrai dans l'imprimerie Plas, un des repaires particulièrement actifs du Front de l'Indépendance.

C'était, dans un local fort réduit, un très modeste atelier. Une pédale automatique, une presse en blanc, quelques casses, des étagères et un marbre constituaient tout l'appareillage. Un grossier poêle en fonte dégageait une lourde chaleur mêlant intimement les inévitables odeurs du métier — graisse, encre et papier — qui nous griseraient, parfois, comme de la poudre.

Voici comment, en pleine lumière, m'apparurent mes « complices ». L'imprimeur, « petit Jean », était un homme d'une quarantaine d'années, petit, fin, nerveux en diable, le haut de la tête bizarrement coiffé d'un béret gris-seux, trop étroit. Ses cheveux étaient noirs, ses yeux étaient noirs... son

Ce que la Résistance
démontrait,
irréfutablement,
c'est qu'un peuple
bafoué, pressuré,
refusait de subir,
de céder à la force.

teint très foncé, souvent taché d'encre... et son cache-poussière, gris à l'origine, était, lui aussi, noir de taches. Cette noirceur n'affectait, toutefois, que l'extérieur. « Petit Jean » était moralement clair, blanc-bleu, son dévouement à toute épreuve. La pensée des risques qu'il assumait ne l'effleurait même pas.

« Georges » était de haute taille, mince, plus jeune encore que supposé à sa voix, à son allure générale (il avait exactement dix-neuf ans). Dans le visage allongé, les pommettes saillaient légèrement. Il était amaigri : ses traits, tirés, attestaient qu'il ne profitait pas du marché noir alimentaire. Toujours nu-tête, il possédait des cheveux étonnamment blonds plantés drus, en mèches rebelles. Les cils, les sourcils de la même nuance extrême, des yeux bleu clair, accentuaient encore sa pâleur naturelle. Dans son cas, ce n'était qu'apparence. Son aspect quasi maladif dissimulait un cran peu banal : rien ne le décontençait, rien ne le rebutait. Le sourire aux lèvres, il traversait Bruxelles, portant sur l'épaule quelques kilos de plomb, lourds d'un poids égal de dynamite. C'était tout bonnement l'entière composition linotypée d'un journal clandestin qu'il allait quérir ou reporter, pour la refonte, dans un atelier lointain des faubourgs.

Je demeurai près d'une heure avec eux, liant plus ample connaissance et dressant un plan général de nos travaux des lendemains. Par la suite, je franchirais ce seuil, quasi quotidiennement.

..

Rentré chez moi, je réfléchis longuement à ce qui venait de se décider et que, depuis si longtemps, j'espérais. Une immense exaltation me possédait à la perspective d'être enfin intégré à la Résistance. Jusqu'ici, je n'avais agi que sporadiquement, déployé de la bonne volonté, un peu vainement sans doute, telle la célèbre mouche du coche. Maintenant, embrigadé dans un mouvement puissant, j'allais pouvoir me dépenser efficacement.

« Responsable de presse » ? Que représentait, en somme, ce titre né de la guerre et mort avec elle ? Eh bien, cela impliquait une besogne absorbante, importante aussi ; car, qu'on ne s'y méprenne pas, la presse clandestine a parfaitement joué son rôle. Le plus souvent, elle prêchait des convertis, me dira-t-on. Soit ! mais elle les guidait, les dirigeait fort utilement. Le profane ne saurait comprendre à quel point une consigne, un mot d'ordre du F.I. était observé. Pour s'en convaincre, qu'on se rappelle tous les slogans chargés d'espoir qui circulaient, d'oreille à oreille, au sortir de nos papiers. Le simple conseil de ne pas lire les journaux embochés, le 21 juillet, le 11 novembre ou en d'autres circonstances spéciales, faisait tomber les ventes dans d'incroyables pro-

portions. Nombre d'abonnés retournaient même leur numéro à l'éditeur.

Certes, pas plus que la majeure partie de mes camarades, je ne me fais d'illusions. Nous n'avons pas avancé d'une minute le débarquement ni d'une heure la victoire. Ce n'est point cela qu'il faut considérer ou retenir des admirables élans nés de l'oppression. Ce que la Résistance démontrait, irréfutablement — les nazis, eux, le comprenaient — c'est qu'un peuple bafoué, pressuré, refusait de subir, de céder à la force. Par notre attitude dans un présent trouble, nous maintenions la brillance du passé et croyions préparer la sérénité du futur. Si ce dernier espoir, entre autres, fut un leurre, l'échec ne nous en est pas imputable. Si les quelques jalons que nous avions posés ont été emportés, c'est que le fleuve nauséabond de la politique s'est traîné par là ! Demain, on peut nous regrouper, nous ne brimerons ni ne blâmerons personne. Notre unique objectif sera la grandeur du pays. Nous n'érigerons pas de chapelle, nous ne nous isolerons pas dans une orgueilleuse tour d'ivoire, mais jouerons notre partie, avec cœur, dans le concert des « bonnes volontés ».

Notre prise de position, en face de l'occupant, contrebattait, avantageusement, celle de ses valets. Notre lutte de chaque jour — surtout des jours de doute, et il y en eut pas mal — prouvait aux Alliés, qui s'en souciaient, croyez-le, que notre confiance leur restait acquise et que nous tenions, par-dessus tout, à cette forme de civilisation qu'ils défendaient au prix d'efforts et de douleurs jamais encore soutenus dans l'histoire.

Enfin, en ce qui personnellement me concerne, j'aimais m'imaginer cette heure grandiose où les troupes libératrices traverseraient nos rues. Je pensais à la joie qui serait mienne et que rien ne ternirait. Je supputais une joie débordante que n'assombrirait aucune réflexion, honteusement cachée comme une tare invouable, réflexion qui serait à peu près de ce genre : « Les voici qui défilent ceux qui me sauvent ! Combien des leurs ont-ils laissés, depuis les plages de départ, jusqu'à mon drapeau qui peut, enfin, reflleurir aux soleils nouveaux ? »

Mais, tandis qu'ils s'entraînaient, obstinés sous les bombes, se battaient, pied à pied, pour une dune, un fortin, mouraient pour une mesure en ruines d'un quelconque hameau, j'étais, moi, homme jeune comme eux, calfeutré, en pantoufles, au coin de ma radio, attendant leur victoire pour revivre, en « peinarde », mes petits jours faciles.

Non, je n'imagine pas que les résistants luttèrent, convaincus d'abrégier le conflit, mais plutôt, parce qu'à leurs yeux, aux yeux des Alliés, ils souhaitaient sauver la face et leur honneur. Dans le secteur qui est davantage le mien — la presse — je sais que des milliers d'imprimés, glissés au prix de

quels risques, entre des mains tremblantes d'accepter ce dangereux cadeau, ne furent ni lus ni simplement dépliés. Cela ne prouve pas que ceux qui les firent œuvrèrent futillement. Cela établit, et c'est tout, que ceux qui ne les ouvrirent pas mais les brûlèrent, piteusement, en jettant autour d'eux, des regards apeurés, malgré leurs portes soigneusement closes, n'étaient pas dignes de recouvrer cette liberté pour laquelle tant d'êtres s'immolaient aux quatre coins du monde.

Un ultime argument plaidant la cause de la presse clandestine clôturera ces réflexions. Se figure-t-on que les Alliés auraient engagé des pilotes indispensables au combat, un matériel considérable pour nous arroser de tracts, s'ils avaient estimé superflue cette forme de contre-propagande ?

..

Le lendemain matin, suivant les instructions de « Jean », je partis pour une localité des environs de Bruxelles. J'y devais contacter un patron imprimeur qui nous avait proposé ses services par l'intermédiaire d'un de ses amis, membres du F.I. local.

En moins d'une heure, je fus à l'adresse indiquée. Le mot de passe échangé, je lui expliquai ce que nous attendions de lui. D'emblée, il me parut acquis et me fit visiter son atelier,

beaucoup mieux outillé que celui de « petit Jean ». Il me montra, avec fierté, une magnifique presse grand format, qu'il venait d'acquérir. Quand je le quittai, il me demanda de le revoir un peu plus tard, désireux qu'il était de prendre l'avis de sa femme. J'étais cependant convaincu d'avoir rallié, à notre cause, une précieuse recrue. Quelle ne fut donc pas ma déconvenue lorsque, finalement, il se dégonfla. La langue grosse d'embarras, il m'informa de ce que... et de ce que... et encore de ce que... Pour conclure, il m'allongea, en toute candeur, cette phrase épastrouillante : *Somme toute, c'est très dangereux cette besogne-là. Dame !*

Étrange revirement ! On ne lui avait rien demandé : il s'était, de lui-même, avancé, pour, piteusement, reculer. C'était, bien sûr, son droit le plus élémentaire et si, par hasard, il me lit, ce monsieur que dans la suite du récit je baptiserai « monsieur Prudent », il constatera que je ne lui tiens nulle rigueur de cette défection : il découvrira aussi, d'ici quelques pages, qu'il faillit, de fort peu, être plongé dans un bain d'épopée dont, bon gré mal gré, il eût dû s'accommoder.

Trois ou quatre semaines fondirent au cours desquelles rien ni personne ne nous dérangerait. J'étais heureux et fier de vivre.

Mensuellement, à l'intention des différents « responsables », le F.I. émettait un bulletin ronéotypé intitulé « Bulletin

L'atelier du « Soir », occupé durant plusieurs années par les Allemands.



Le 11 novembre
coïncidait avec
le XXV^e anniversaire
de l'Armistice :
il fallait frapper
un grand coup.

national intérieur », en abrégé le « Bu-na ». Sous ce sigle aux consonances de caoutchouc synthétique, si précieux à l'ennemi, le « directoire » nous passait des instructions générales non moins précieuses. Le numéro d'octobre me fut remis le 19. Je le parcourus superficiellement, non sans remarquer pourtant un passage relatif à la presse. Le 11 novembre étant proche — il coïncidait cette année avec le XXV^e anniversaire de l'Armistice — on nous suggérait de nous en souvenir dans la rédaction des tracts et des affiches à diffuser vers cette époque. Je me promis de le relire attentivement, ce soir encore, chez moi (1).

Ce même 19 octobre donc, je gagnai ma chambre où je relus le « Bulletin intérieur ». La pensée me vint de broder non pas uniquement, sur le thème du XXV^e anniversaire, mais aussi, de profiter du climat moral, particulier aux fêtes de la Toussaint.

Mordillant mon stylo, suivant vers le plafond la fumée d'une cigarette, je cherchai l'inspiration, les mots-sources. J'eus d'abord la vision d'un titre : « Message de nos Morts », ces morts étant ceux des deux guerres, et du fait de l'ennemi. Une première phrase me fut donnée, cadeau des anges, et je la transcrivis immédiatement.

À Toi, qui vas te recueillir sur mon tombeau en ce jour que la pitié des hommes m'a réservé, j'adresse ce message.

La suite coula presque d'un jet. C'est le manuscrit original, dans son intégralité, que je reproduis ci-après.

En ce jour qui m'appartient, il faut que tu m'écoutes puisque je suis celui-là même, ô fiancée !, avec lequel, confiante en ô tendre femme !, vers le berceau où souriait notre enfant ; puisque je suis celui-là même, ô fiancée !, avec lequel, confiante en l'avenir, tu bâtissais, ces trop beaux rêves, si tôt brisés.

Je suis ce soldat de 14, aujourd'hui si intimement retourné à la terre que je forme la substance de ce sol qui te porte et te nourrit ; que je suis devenu comme le fond même de la Patrie... et ma voix, impérieusement, ne te dicte qu'un ordre : Résiste... résiste sans répit, pour sauver ce patrimoine fait de ma chair.

Je fus ce civil de 14 qui, sans regret, versa son sang, pour le grandiose renom de son pays, ne pouvant supporter de le voir asservi et ma voix, impérieusement, te commande : Résiste, résiste jusqu'au bout.

Je suis ce soldat de 40, attaqué sans avis, broyé par la plus terrible machine de guerre qui se peut concevoir et mise diaboliquement au point, afin d'exterminer tout ce qu'elle heurtait... et ma voix, impérieusement, te hurle ton devoir : Résiste... résiste encore, car l'inférieur engin s'est embourbé et chaque jour, un peu plus, se disloque.

Je fus ce civil de 40, mort misérablement, comme une bête, aux bords des routes de l'exode, par le fait d'une

soldatesque à laquelle je n'opposais que l'extrême faiblesse de mon corps épuisé.

Je fus ce civil de 40, d'hier, déporté, torturé, fusillé pour n'avoir pas admis de me courber une fois de plus sous l'implacable joug et ma voix, impérieusement, ne profère qu'un mot : Résiste, résiste toujours.

Passants, qui lentement gagnez les cimetières, sachez que nous sommes présents, aux bords de ces chemins que vous suivez ; que nous sommes dressés, les uns tout près des autres et vous regardons vivre et vous jugeons.

Dans ces bourrasques de novembre qui brassent, puissamment, les cieux de Flandre et de Wallonie, Belges, entendez ces voix mêlées, ce grand chœur héroïque :

Je suis mort à Namur, à Liège, sur l'Yser !

Je suis mort à Andenne, à Dinant, à Louvain !

Je suis mort en exil, sous les coups des geôliers ; par le seul bon vouloir d'un empereur « boucher » qui arma ses sauvages et les lança sur nous !

Je suis mort au Canal, à Eben, sur la Lys !

Je suis mort sur les routes, là-bas, plus loin !

Je suis mort au « Stalag », je suis mort en prison par le seul bon vouloir d'un dictateur « boucher » qui réarma ses hordes et les lança sur nous !

Passants, qui côtoyez quelque soldat d'Hitler, n'oubliez pas que ce même homme, aujourd'hui policé, parfois même poli, est celui-là qui me tint, hier, au bout de son fusil, m'écrasa de ses bombes !

N'oubliez pas qu'il sera, demain, frénétique, acharné, aux ordres les plus sadiques de son maître !

Passants, Nous, les Morts de 14, Nous, les Morts de 40, levés en rangs serrés parmi le vent qui geint au-dessus du pays tout entier, vous adjurons, vous enjoignons, de n'oublier jamais, de céder moins encore, car nous apercevons par-dessus nos tombeaux, poindre le jour certain de la Victoire !

M'étant relu, raturant ici, changeant là quelques mots, j'allai me coucher.

∴

Cette rédaction dont la grandiloquence ronflante ne m'échappait pas — je l'avais au contraire recherchée, pensant à « Les cendres battent sur mon cœur » de Tjil Uylenspiegel — m'avait passablement exalté. Des fragments

(1) Marc Aubrion, clandestin cent pour cent, disposait d'une chambre que le couple Helas avait mise à sa disposition dans leur petite maison de la rue Cyriel Verschaeven, à Evere. L'auteur leur rend hommage : « Je tiens à leur traduire ma reconnaissance qui s'adresse d'ailleurs à tous ceux qui, en toute simplicité, sans nul profit, assumèrent de tels risques. Ces humbles, qui ont dansé avec nous sur le baril de poudre que nous amenions, sont généralement ignorés alors qu'ils nous acceptaient, de gaieté de cœur, sous leur paisible toit. »

me revenaient en mémoire et, malgré le désir, le besoin que j'avais de dormir, le sommeil me fuyait. Je me représentais mes lignes placardées, ça et là, arrêtant les passants étonnés. Par contre, en surimpression, je voyais, aussitôt, se profiler, au coin de la rue, quelques Allemands ou « vendus » dont l'approche dispersait les curieux. Inévitablement, une main rageuse lacérait notre affiche.

Combien de nos concitoyens la liraient-ils vraiment, auraient l'occasion de la parcourir de bout en bout ? Très peu, probablement. C'est alors que jaillit une idée.

La seule lecture publique autorisée étant celle des torchons à la solde des nazis, c'est dans l'un d'eux que paraîtrait mon texte. Pour aussi extraordinaire que cela semble à première vue, c'était peut-être réalisable.

Depuis que j'étais dans ses rangs, j'avais constaté que le F.I. avait des ramifications jusqu'aux endroits les plus insoupçonnables. Partout, il possédait des yeux, des oreilles, des mains agissantes. Je ne doutai pas de ce qu'il avait des représentants jusqu'au pied des rotatives tournant pour la *Propaganda Abteilung*. Sans m'en être informé, j'étais certain de ce que « Jean » me trouverait, quelque part, des nôtres qui s'arrangeraient, pour que notre « Message » soit dans le châssis d'acier, quand on le glisserait sous la presse à empreintes. Les plaques seraient coulées, fixées aux cylindres. L'énorme machine démarrerait; à son extrémité, notre appel tomberait dans les plis du journal.

Ici, tôt ou tard, malheureusement, ce serait « l'accident » ! Un type quelconque s'en viendrait renifler les relents de sa prose, et découvrirait du même coup, l'ahurissante substitution.

D'abord, il n'en croirait pas ses yeux. Il relirait l'aveuglant « Message », jetterait, autour de lui, des regards affolés; pousserait des hurlements; se précipiterait vers quelque supérieur, tenant la feuille, à bout de bras, comme s'il craignait de s'y brûler.

Ce serait cela ou autre chose, mais, en résumé, tous nos efforts auraient été vains. Quelques dévoués camarades paieraient atrocement cher leur folle audace. Mon beau projet, quoique je fusse parfaitement éveillé, n'était que rêve et rien que rêve.

À nouveau, je me fis des reproches, m'enjoignis de dormir. J'usai de tous les moyens mentaux connus et personnels pour y parvenir. Ils échouèrent. Même un discours de Degrelle n'y aurait pas aidé.

Durant plus d'une heure, je me tournai et me retournai dans mon lit. Le désir de dormir était balancé par celui, lancinant, de tirer parti de mon texte, au maximum. L'idée s'en était ancrée dans mon cerveau, il me fallait à tout prix aboutir. Diverses solutions, plus saugrenues les unes que les autres, me furent offertes par mon imagination, débridée jusqu'à la loufoquerie.

J'étais prisonnier de mon invention. Elle me tenait, en une sorte de chambre forte, dont il était impossible de m'évader.

Soudain, je crus discerner, dans une des parois, une mince fissure. Elle grandit, s'élargit et j'y allai coller un œil. Je sentis la fraîcheur du dehors couler contre ma joue. J'entrevis, dans le lointain, comme la lueur d'une aube. Un usage, enfin raisonnable, de mon texte prenait corps. Pourquoi, s'il était difficile, voire même impossible, de le sortir en plein milieu d'un journal « probocche », ne pas l'insérer dans une imitation de l'un d'entre eux ?

C'était la formule ! Mon exaltation monta de plusieurs degrés : mon enthousiasme aurait incendié la literie. Vu ses moyens, ce serait un jeu d'enfants pour le Front de l'indépendance.

Au diable le sommeil ! Je tenais l'extrémité d'un câble d'une solidité à toute épreuve et qui me hissait à la plus sensationnelle réussite de la contre-propagande belge ou étrangère. Goebels en pâlerait d'envie !

Je rallumai, décidé à réexaminer toute l'affaire et à trouver une issue.

Devant mes yeux, brillant sans doute de fièvre, défilaient les titres, dont, un à un, j'envisageai l'emploi. Au plus vil, au plus digne il serait de nous servir.

« L'Avenir », « Le Nouveau Journal », « Le Pays réel », « Le Soir » ? Ces entêtes dansaient une ronde autour de moi. Lequel retenir ? Lequel ? Mais le plus abject évidemment, « Le Pays réel », l'immonde canard rexiste, était la victime toute désignée. Mille francs pour voir la gueule du beau Léon, quand il découvrirait, au petit déjeuner, entre l'œuf et le jambon, l'époustouflante supercherie. De quoi lui faire « bouffer » les assiettes.

Ça y était ! Nous ferions un faux « Pays réel ». Cet après-midi, je le proposerais à « Jean ». Tel que je l'avais apprécié, il s'emballerait; ma conviction l'entraînerait. Je lisais déjà notre « Pays réel ».

Pour ma peine, je m'offris une cigarette et chantonnai, à mi-voix, un impromptu à la plus grande gloire de Rex et du « chef ». Sur le vieil air estudiantin de « Saint Nicolas » cela donnait à peu près ceci :

*Léon Degrelle est un cocu,
Zim boum, tra-la-la-la
« L'Pays réel » sera foutu
Zim boum tra-la-la-la*

... et ainsi une dizaine de couplets que je n'aurai garde d'infliger au lecteur.

..

Le léger choc que produisit le cendrier, quand j'y écrasai ma cigarette, libéra comme un ressort. Des rouages s'enclenchèrent, une autre combinaison s'échafauda. Elle prit tournure à une vitesse folle. Les détails s'ajoutèrent aux détails; elle grimpait vers les nues. C'était, ainsi qu'au cinéma, quand on repasse, à l'envers, les ima-

Quel journal choisir ?
« Le Pays réel »,
l'immonde canard
rexiste, était la victime
toute désignée...

Ce fut finalement
« Le Soir »
qui fut retenu.
Il bénéficiait, toujours
et malgré tout,
de l'immense prestige
qui avait entouré
le journal
de Victor Rossel.

ges d'une cheminée d'usine qui vient de s'écrouler dans la poussière de son dynamitage. On croirait qu'elle se reconstruit par magie.

Au lieu de faire circuler notre prose, sous le manteau, pourquoi ne pas l'écouter au nez et à la barbe de l'ennemi ? Si nous y parvenions, ne serait-ce que durant un court délai, l'effet en serait centuplé, mille fois centuplé !

Dès lors, un titre s'imposa, bousculant tous les autres. Il s'imprimait, en lettres immenses, sur toute la surface du mur voisin : « Le Soir ».

Deux raisons me dictèrent ce choix. « Le Soir » bénéficiait, toujours et malgré tout, de l'immense prestige qui avait entouré le journal de Victor Rossel. Quoi qu'il fût exploité par des traîtres, on l'acquerrait, machinalement, en vertu d'une ancienne sympathie, sans éprouver cette légère honte ressentie lors de l'achat du « Nouveau journal », de « L'Avenir » dont les noms n'évoquaient que trahison. De tous les organes « nazifiés », « Le Soir » demeurerait, et de fort loin, le plus demandé. L'annexion pure et simple de son titre, le maintien de son aspect extérieur, de son graphisme, bref de tout ce qui caractérise l'ancien « Soir » probe et honnête, était un coup de maître du machiavélique Goebels. Ce premier point constitue le motif initial de ma sélection.

Le second, d'où découlerait toute la réussite de mon plan, m'était imposé par l'évocation d'une scène de la rue bruxelloise, qui n'aurait pas échappé au moins observateur des témoins. Quotidiennement, vers 16 heures, lorsque arrivaient aux principaux kiosques de la ville les camionnettes de livraison, plusieurs personnes attendaient. L'auto avait à peine stoppé au bord du trottoir que déjà le marchand s'avancait pour recevoir sa part. Avant qu'il ait rejoint son éventaire, en ces deux ou trois mètres qui l'en séparaient, une dizaine d'exemplaires lui avaient été prélevés au passage.

Les après-midi où la fourniture s'effectuait avec quelque retard, la foule, car c'en était une alors, se ruait littéralement sur le vendeur. En un clin d'œil, il était délesté de vingt à trente numéros, sans s'être même rendu compte de ce qu'il débitait : « Le Soir »... ou un faux « Soir » ?

Cette hâte des clients était la carte à jouer pour gagner à coup sûr. Le distributeur uniquement préoccupé de vérifier le rendement de cette sorte de vente « à la sauvette » ne contrôlait pas le journal. Si donc, apparemment, l'aspect du nôtre prêtait à confusion, la victoire était acquise.

Pour mener à bien l'entreprise, deux circonstances devaient être provoquées par nos soins : impatienter le public et empêcher le détaillant de déceler la substitution car, dans cette éventualité, il n'oserait, par crainte de représailles, mettre en vente cette

marchandise pour le moins spéciale, et qui songerait à l'en blâmer ?

Ce double objectif, nous l'atteindrions grâce à un seul et unique procédé : un retard dans l'arrivée des voitures. Le candidat lecteur, énervé par une longue station, deviendrait, *ipso facto*, en se précipitant vers le vendeur, notre involontaire mais meilleur complice. Comment y parvenir ? J'aviserais plus tard. Nul doute que le F.I. m'en fournisse les moyens ! J'y réfléchirai sérieusement, après avoir consulté « Jean ».

..

Par un mince interstice entre le châssis de la fenêtre et l'épais rideau d'occultation, je voyais poindre le jour. La clarté allait gagner sur l'ombre, grandirait, se gonflerait enfin de toute sa rondeur. Ainsi en serait-il de mon projet. Tout frêle encore, il irait se précipitant, s'affirmerait avec l'inéluctable caractère d'une journée qui mûrit. Il atteindrait, fatalement, lui aussi, son plein midi, et alors, quel soleil !

Il fallait envisager mon départ : mes hôtes, pourvus d'un voisin douteux, aimaient que je quitte très tôt leur maison. Je m'y préparai donc en sifflotant, malgré la fatigue, impatient de retrouver mon chef, à 17 h 30, rue Souveraine.

D'ici notre contact, j'approfondirais le problème, rassemblerais des arguments décisifs pour accrocher son intérêt, obtenir son adhésion totale.

Au long du jour, je vaquai à mes occupations ordinaires. Les corrections, cependant, ne durent pas être très rigoureuses. J'avais beau faire, le sujet me tenait, et drôlement !

Au cours du déjeuner, je ne cessai de penser à l'impression, point capital, il va de soi. Considérant qu'on sacrifierait quelques centaines d'unités à l'approvisionnement des kiosques et compte tenu de la diffusion régulière de « Libération », notre principal journal après « Front », nous devrions tirer aux environs de cinq mille. Où le faire ? Aucun des imprimeurs que je connaissais ne possédait le matériel adéquat. Je me souvins alors, fort à propos, de l'ineffable « monsieur Prudent » et, plus spécialement, du bel outillage dont il était si fier.

À une table, en face de moi, deux officiers allemands et deux civils belges gobergeaient. Comme par enchantement, je les effaçai de mon esprit : la magnifique presse de « Monsieur Prudent » prit leurs places. Elle était là, bien graissée, bien huilée, toute prête à nous servir. Cette splendide machine, idéale auxiliaire pour atteindre mon but, nous allions nous l'offrir... de gré ou de force. Plutôt de force, vraisemblablement et, point par point, le scénario de son utilisation s'esquissa. Suivant l'habitude, les articles seraient composés chez différents linotypistes. Ils seraient rassemblés, pour être mis en formes, chez Plas avec le concours de « Georges ». Je veillerais à me procurer, en outre,

quelques photographies intéressantes, car le « Soir » en reproduisait toujours à la une.

Tout cela serait très simple, et le reste... non moins.

Déjà je me représentais les lignes de plomb que les amis serraient sur le cadre coulissant. À côté de la presse, une pile de papier au format désiré. On embrayait... et je me voyais admirant le premier numéro qu'en pensée je dédicais à mon chef.

Oui mais... minute, papillon batifolant ! Comment tout parviendrait-il à pied d'œuvre ? Comment ? Sans difficultés : l'opération se situerait un samedi, dans la soirée. Exactement, le samedi précédant le 11 novembre (date à établir tantôt). Nous fréterions une camionnette. À l'intérieur, les châssis d'acier, le papier. « Georges », « petit Jean », deux ou trois aides, moi-même et... un revolver. Sous un prétexte quelconque (je me souvenais toujours du mot de passe échangé auparavant), je parviendrais à être reçu. Les camarades me rejoindraient bien vite. Je proposerais alors, à notre hôte forcé, une collaboration totale ou, à défaut, une bienveillante passivité. Lors de notre départ, pour sauver les apparences, nous simulerions un attentat : vol de matériel, de papier ou même d'argent afin de laisser croire à du banditisme pur et simple. Endéans la demi-heure qui suivrait, la police serait avisée du drame (?) et trouverait « monsieur Prudent », sa femme et son fils — je savais que c'était là toute sa famille — solidement ligotés, bâillonnés. La mise en scène soignée « au petit poil » ménagerait un alibi parfait à nos pseudo-victimes.

En cas de refus, plus que probable, les événements changeraient un tantinet : dès notre entrée, sans vaines brutalités, nous réduirions le trio à l'impuissance. Vaille que vaille, nous tirerions, jusqu'aux petites heures, le maximum de feuilles.

Pour empêcher toute indiscretion ou plainte, nous enlèverions le fils, âgé d'une vingtaine d'années. Jusqu'au 11 novembre, nous le détiendrions, pour le rendre, après notre exploit, à ses chers parents. Aucun mal ne lui serait fait, au contraire (nous n'étions pas des gangsters dans la vraie Résistance). Le tour serait joué... N'est-ce pas, « monsieur Prudent », que vous avez failli tremper dans l'héroïsme ?

Le plan était hardi, risqué même ! Nous réussissions, précisément parce que tout cela était téméraire, un peu fou. Je le sentais par toutes mes fibres. Je tenais tellement à poursuivre mon projet que je tairais, tantôt, à « Jean », cette partie du programme. En fait, à cause des règles de sécurité, il ne me poserait que des questions indispensables. En cas d'échec, il apprendrait, bien assez tôt, ces scabreux détails. Mais nous aboutirions !

Considérant le nœud comme tranché, d'un mouvement des paupières, j'escamotai la machine. « Bonjour, mes-

sieurs les officiers, et bonjour aussi, les « kollaboches » : bientôt, nous rions de votre mutuelle déconvenue.

À l'atelier, je repris ma besogne toujours aussi distraitemment. Je trébuchais, séchais sur l'épineuse distribution. La livraison de centaines d'exemplaires en de multiples endroits de Bruxelles exigerait beaucoup d'hommes. Mais zut ! « Jean » me dépannerait : il fallait, avant toute chose, en conférer avec lui.

Cinq heures... enfin ! Je partis au rendez-vous. J'avais des ailes ! En arrivant place Communale d'Ixelles, je brûlais d'aborder « le patron » et de lui livrer mon rêve.

..

À peine engagé dans la rue Souveraine, je l'aperçus venant à ma rencontre et, quelques secondes plus tard, nous étions face à face.

Voici la relation de cette importante entrevue et ce qui s'ensuivit (2).

Le jeudi 20 octobre 1943, à 17 h 30, j'avais rendez-vous avec « Yvon » dans la rue Souveraine. Il arrive, plus sur-excité que jamais, me laisse à peine le temps de lui serrer la main : « Tiens-toi bien, je n'ai pas dormi cette nuit et il m'est venu une idée extraordinaire. Je te propose de sortir un faux « Soir » pour le 11 novembre. »

Évidemment, cette idée me sourit immédiatement, mais je saisis toutes les difficultés. Et tout en discutant, nous les examinons une à une : il fallait un imprimeur suffisamment outillé pour que l'imitation soit parfaite, du papier, puis de l'argent, beaucoup d'argent (nous n'avions pas saisi tout de suite la possibilité de la vente clandestine). Et enfin, comment arriver à faire distribuer le journal par les « aubettes », parce que c'était là — nous nous en rendions compte — la principale partie du « coup » projeté ? Au surplus, il fallait que l'affaire fût bouclée en une vingtaine de jours.

Après une demi-heure de discussion, nous en arrivons à conclure qu'il nous faut une complicité dans la place. Nous avons une section du Front de l'indépendance au « Soir » même. Elle est dirigée par un employé, Théo Mullier, que je connais. Je sais qu'il a l'habitude, sa journée finie, de repasser dans un café du Karreveld.

J'emmène « Yvon » avec moi. Il sera ainsi amené à connaître quelqu'un qu'il ne devrait normalement pas rencontrer. Mais l'idée en vaut la peine.

Et à 6 heures, nous sautons dans un tram 35 à la Porte de Namur. En route pour Molenbeek. Nous voici bientôt avec Mullier, à qui l'affaire est exposée.

Lorsque je révélai à Théo la date du 11 novembre arrêtee pour l'opération,

(2) « Yvon », alias Marc Aubrion, reprend ici un extrait des souvenirs de « Jean », alias René Noël, tels qu'ils furent publiés au lendemain de la Libération dans « Front ».

Le plan était hardi,
risqué même !
« Nous réussissions,
précisément
parce que tout cela
était téméraire,
un peu fou ! »

La première
démarche : trouver
un imprimeur
audacieux, capable
de réaliser un tel faux
en aussi peu de temps.

il tiqua, me signalant qu'à cette occasion le journal se vendait beaucoup moins (les fameuses consignes du F.I.) Tant pis ! Nous sortirons la veille. Oui, mais... le 10 est un mercredi, jour de Bourse à Bruxelles et « Le Soir » paraît alors sur quatre pages. Embêtant cela ! Cette circonstance exigera le double de papier, entraînant un double poids, beaucoup plus d'articles et des difficultés accrues.

Quel rabat-joie, ce Mullier, pourtant si sympathique et compréhensif de prime abord ! Tant pis encore ! Nous diffuserons notre « Soir » le 9, un point c'est tout ! Et voilà pourquoi, ce journal que nous voulions tel un vibrant coup de clairon de l'Armistice se répandit deux jours avant l'anniversaire réel.

..

L'obstacle ayant été de la sorte écarté, je posai quelques questions dont les réponses m'aideraient à établir un plan de distribution. Quel était l'itinéraire des camionnettes ? Quelle était l'heure de passage aux principaux kiosques ? Combien d'exemplaires cédaient-on à chacun d'eux ?

Mullier ne sut me répondre de mémoire mais promit les informations pour le lendemain dans l'après-midi. « Jean », consulté, m'autorisa à garder le contact direct et il fut convenu que je reverrais Théo au « Soir » même, place de Louvain.

Au retour, isolé avec « Jean » sur la plate-forme du tramway, je l'entretins de la diffusion parmi le public. Ainsi que prévu, il m'assura de tous les concours. Toute l'aide et toutes les aides indispensables m'étaient garanties. Il me suffirait de lui soumettre un plan, en temps utile. Avant de nous quitter, nous ménageâmes une entrevue pour le surlendemain.

Pour bien faire, je devrais écrire que, cette nuit-là, je rêvai de faux « Soir » imprimés en lettres d'or sur papier de grand luxe. De leurs tapis magiques, des êtres fabuleux les faisaient pleuvoir sur Bruxelles toute secouée d'un rire homérique, déferlant jusque sous mes fenêtres. Ce ne serait pas vrai. Écrasé de fatigue, littéralement abruti malgré mes premiers succès, je dormis comme une souche. Bien après l'heure coutumière, mon hôtesse dut venir violemment heurter à ma porte, afin de m'arracher au sommeil.

Hormis le train-train quotidien, rien d'intéressant ne se produisit dans la matinée du 21.

Vers 14 heures, je rentrai à l'imprimerie. Mon adjoint s'y trouvait déjà, rejetant dans les casses les éléments d'une ancienne composition.

Le patron, une fois n'est pas coutume, travaillait pour le « civil », tandis que je parcourais des épreuves. L'automatique cliquettait; nous n'échangions que de laconiques propos.

« Georges », sa distribution terminée, rassemblait puis emballait du matériel à refondre. Ma besogne menée à bon-

ne fin, nous fûmes en même temps devant la porte, prêts à sortir. Il monta vers la rue de la Régence tandis que je descendais vers la Bourse avant d'aller relancer Théo Mullier au « Soir ». Une centaine de mètres nous séparaient à peine quand retentirent les hurlements des sirènes d'alerte, ce qui nous fit rebrousser chemin et rentrer chez Plas.

Jusqu'ici, je n'avais touché mot de mes intentions à mes camarades. Étant là, tous les trois inactifs, le « petit Jean » s'étant offert une pause, le désir me prit d'en parler. Autre chose qu'une simple envie de bavarder m'y incita. À plusieurs reprises, j'avais constaté que « Georges » constituait une sorte d'encyclopédie des imprimeurs et d'imprimeries bruxelloises (c'était un enfant de la balle : dans sa famille, on imprimait de père en fils).

Certes, j'avais un imprimeur en vue, mais peut-être m'indiquerait-il, lui, une maison de la place, bien outillée, qui accepterait d'intervenir en cette seule occasion ? Ce serait évidemment beaucoup plus simple et beaucoup moins risqué.

J'abordai le sujet par un biais et posai cette anodine question :

— Est-ce que, par hasard, l'un de vous connaîtrait, de préférence à Bruxelles même, quelque brave type capable de nous sortir un canard grand format ?

J'étais alors accoudé au marbre : « Georges », assis sur un établi, balançait négligemment ses longues jambes tandis que le « petit Jean », suçotant un mégot, s'appuyait contre la pédale.

Un court silence plana tandis que mes compagnons échangeaient, ce qui me parut être un sourire ambigu. « Georges », enfin, laissa tomber :

— Bien sûr... et pas bien loin !

Nouveaux sourires, clin d'œil complice au camarade qui enchaîna :

— Oh oui ! pas loin... rien que la rue à traverser.

« Georges », sautant de son siège improvisé, m'attira vers une des fenêtres et me désigna, vers la droite, sur le trottoir opposé, la double porte en fer forgée de l'imprimerie Wellens-Pay.

Mes yeux l'interrogeant, il poursuivit :

— Il y a là tout ce qu'il te faudrait et même davantage : une section typographique formidable, des linotypes, en veux-tu en voilà, des presses de tous les formats et, par-dessus le marché... une rotative !

— Une rotative ? Non ? Et tu penses que le nommé Wellens entrerait dans une combine pour le Front de l'indépendance ?

— Tu m'en demandes trop ! Mais je dois te signaler qu'il a plutôt mauvaise réputation : il a imprimé des journaux rexistes et, à l'heure actuelle, il édite le « Verordnungsblatt ».

— Mais alors, il est dans la m... jusqu'au cou, le type ! Ce lui serait une bouée à saisir s'il veut s'en sortir.

Et j'exposai, à mes auditeurs éberlués,

le détail de mes ambitions. Ils ouvraient des yeux comme des soupapes, buvaient littéralement mes paroles. Dans leur expression, je lisais qu'ils iraient, avec moi, jusqu'au bout de mes intentions les plus téméraires. Je repris :

— Tu le connais personnellement, Wellens ? Te serait-il possible de m'introduire auprès de lui ?

— Très facilement, j'ai été typo chez lui et, d'autre part, c'est un vieil ami de mon père. Combattant de 14-18, il joue un rôle actif dans une association d'invalides. Abstraction faite de son sale boulot actuel, c'est un bon zigue. En tout cas, s'il refuse de t'aider, il est incapable de te trahir : il ne t'écouterait pas jusqu'au bout, mais il ne te « donnerait » sûrement pas.

— Alors, c'est parfait, tu vas m'y conduire. Je lui ferai comprendre qu'il n'a pas intérêt à laisser transpirer le moindre écho de notre conversation. On y va ?

La réponse me revint comme une balle.

— On y va !

À notre sortie, le « petit Jean » nous salua du traditionnel et malodorant souhait.

Entre-temps, l'alerte avait cessé, sans éclat, on peut l'écrire. Nous n'avions même pas entendu le réconfortant ronron des bombardiers alliés en vol vers l'Hitlérie.

Quelques minutes plus tard, nous rencontrions Wellens, alors qu'il sortait de son bureau, au premier étage. Nous remarquait, il s'arrêta pile et, d'une voix sonore, apostropha mon second :

— Tiens ! Ballencourt. Qu'est-ce qui t'amène ? (Voilà que par le plus grand des hasards, l'identité d'un camarade m'était révélée. À oublier au plus vite !)

La présentation se fit sur le palier.

— Patron (il est de tradition, dans la corporation, d'accorder toujours ce titre à son ancien employeur), voici « Yvon », un de mes amis qui désire vous parler d'une chose fort importante.

Wellens arquait les sourcils d'étonnement et s'informa de l'objet de ma visite.

— C'est une démarche un peu particulière qui m'amène chez vous. Il me serait difficile de vous l'expliquer ici où quiconque peut nous entendre.

Wellens se décida alors à nous faire pénétrer dans la pièce d'où il venait de sortir. Prenant place derrière une vaste table de travail, il nous désigna deux sièges puis redemanda le but de ma visite.

— Avant tout, dis-je, je voudrais que nous ne soyons pas dérangés durant notre conversation. Ensuite, je vous préviens de ce que je suis armé (c'était faux). En aucun cas, je ne vous permettrai de quitter cet endroit, sous aucun prétexte, avant que nous ne l'ayons quitté nous-mêmes. Enfin, je ne vous autorise à décrocher le téléphone si ce n'est pour répondre à un appel

extérieur. Excusez ces précautions, ce sans-gêne dont j'ai parfaitement conscience, mais vous en comprendrez bientôt les raisons.

Ses yeux ne me lâchaient pas. Je n'y lisais cependant nulle peur, mais uniquement une stupéfaction sans limites. Comme il paraissait, en outre, me marquer son accord quant aux recommandations que je venais d'énumérer, j'enchaînai.

— Je m'occupe de « presse illégale », pour le Front de l'indépendance, mouvement que vous connaissez certainement. Nous avons imaginé un truc extraordinaire, pour la bonne réalisation duquel nous avons besoin de vos offices et de votre matériel. Nous n'userons de vous que cette seule et unique fois. Plus jamais, durant les hostilités, vous ne me reverrez. L'affaire que nous préparons fera un bruit énorme.

Je résolus alors d'appuyer à fond sur la pédale et lui dévoilai toute l'affaire :

— Nous sortirons un faux « Soir » le 9 novembre prochain, afin de commémorer le XXV^e anniversaire de l'Armistice. Ce faux « Soir », nous avons les moyens de l'écouler, au grand jour, sur la voie publique. Vous imaginez, sans peine, le retentissement que pourra avoir cet exploit. Qu'en pensez-vous ? Accepteriez-vous d'être des nôtres ? Vos conditions sont admises d'avance. Pénétrez-vous, avant de me répondre, de ce qu'il ne s'agit nullement d'un bluff. Avec ou sans vous, nous y parviendrons.

Après un silence prolongé, il rétorqua, un rien ironique :

— Vous ne doutez de rien, vous autres du Front de l'indépendance ! C'est une chose impossible que vous me sortiez là ! C'est un véritable conte à dormir debout !

— Non. Ces intentions se réaliseront : ici ou ailleurs ! Dans cette dernière alternative, c'est à un autre, auquel je pense, qu'ira tout le bénéfice moral de l'entreprise. Chargez-vous de nous l'imprimer, nous nous chargerons du reste. Vous verrez alors ce que « ce conte à dormir debout » réveillera dans le pays !

Nouveau silence...

— Puisque vous avez quelqu'un sous la main, pourquoi me sollicitez-vous ?

— Parce que son outillage est bien moindre que le vôtre et qu'il habite à une trentaine de kilomètres de Bruxelles. Chez vous, nous éviterions des complications superflues, pour ne pas dire extrêmement dangereuses.

— Ce sont là des arguments, je l'admets... Vous n'attendiez pas, du moins je le présume, que je vous suive immédiatement après ces quelques phrases ! Vous m'accorderez le temps de réfléchir ? C'est tellement considérable, tellement impensable que je ne puis vous répondre de suite, si ce n'est par la négative.

— Je partage votre point de vue et suis tout disposé à vous laisser souffler mais, pas trop pourtant, car nous

« Vous ne doutez de rien, vous autres du Front de l'indépendance ! C'est un véritable conte à dormir debout ! »

Il fallait convaincre
la RAF de survoler
la capitale
vers 14 heures,
pour retarder la sortie
du « Soir » volé.

sommes le 21 octobre. J'aimerais assez qu'une solution intervienne, aujourd'hui encore. Je dois présentement vous quitter car, d'ici peu, j'ai d'ailleurs un entretien sur le même thème. J'irai jusqu'à vous dévoiler que je me rends au « Soir »... Vous paraissez surpris ? Cette confiance est cependant raisonnée et même doublement. D'abord, elle tient à vous démontrer que le F.I. a, partout, des contacts. *Secundo*, je vous accorde, par-là, une marque de confiance peu banale : en vous révélant l'endroit où je me rends, je me livre à vous, pieds et poings liés. Un simple coup de fil à la Gestapo et dans une demi-heure, au maximum, je suis cueilli. Je n'hésite cependant pas, car, dès que je vous ai vu, je vous ai considéré comme incapable d'une telle lâcheté. Cela dit, où et quand puis-je obtenir votre réponse ?

— Téléphonez-moi ici, vers 19 heures. En passant, grand merci de votre appréciation, elle est correcte. Une poignée de main cordiale... un échange de regards francs... puis je l'abandonnai à ses problèmes. Ayant réintégré l'atelier de Plas, je priai « Georges » de me donner ses impressions :

— Difficile à dire. Tu lui as parlé comme il le fallait, mais je ne sais que penser. C'est, comme il te l'a déclaré, une affaire considérable. Son hésitation est normale. En tout cas, comme je te l'avais dit et comme tu l'as bien senti, aucune crainte d'être trahi.

J'étais fort curieux de recueillir, de Théo Mullier, les renseignements en sa possession, mais j'avais en outre décidé de le consulter quant au moyen de provoquer le retard indispensable à une réussite parfaite.

Il guettait sûrement mon arrivée, car, dès que je poussai la porte de l'immense salle des « ventes », il quitta sa place. En me serrant la main, il me glissa un papier plié menu que j'emportai, mine de rien, tandis qu'il m'entraînait vers une table, où s'étaient les collections des récents numéros.

Nous y étions seuls et il me murmura, pendant que je feuilletais un des albums, qu'il avait soigneusement relevé tous les détails valables.

Je lui parlai alors de notre intention de perturber, d'une façon ou d'une autre, la livraison de 16 heures.

De prime abord, il n'apercevait qu'une solution, et elle était radicale : à l'aide d'une charge explosive, faire sauter une des rotatives. Cette suggestion ne m'enchantait guère, pas plus que lui d'ailleurs, mais c'était la première et seule idée qui lui venait.

Tout en devisant, et sans s'en rendre compte, il me fournit la clé de ce qui deviendrait peut-être le moyen le plus efficace et le plus spectaculaire :

— Ah ! si vous aviez la chance de ce qu'une alerte aérienne soit déclenchée le jour J vers 14 heures, le retard serait automatique.

— Tiens ! et pourquoi ?

— Parce qu'en pareil cas les ordres sont formels : tout travail est stoppé dans les ateliers et le personnel doit gagner les abris.

— Ce serait évidemment magnifique, mais il faudrait une sacrée veine pour que, précisément, le 9 novembre 1943, la RAF s'avise de survoler la capitale à 2 heures de l'après-midi. Trouve-moi quelque chose de moins hasardeux. Nous en reparlerons un de ces jours.

Pressé de lire le document qu'il m'avait remis, je me précipitai dans un bodega de la rue Royale où, à peine servi, je dépliai le papier, derrière un « Soir » que Théo m'avait donné.

Tout y était scrupuleusement noté : l'itinéraire des voitures, l'horaire des passages aux différents points essentiels des parcours, le nom des marchands ainsi que le nombre de journaux délivrés. Arrivé à ce détail,



j'éprouvai un choc désagréable. Dans la belle machine que je montais, des engrenages déjà ne s'emboîtaient pas. Jusqu'alors, j'avais évalué, très superficiellement, la quantité qu'il nous faudrait remettre à chaque préposé. N'ayant aucune notion du nombre réel, j'avais vaguement décidé de n'en remettre que quelques centaines en tout et pour tout. Or, je prenais soudain connaissance de chiffres effarants : untel, en tel lieu... autant ; tel autre, en tel lieu... autant. Tout cela formait d'énormes colis, dont l'ensemble dépassait, de fort loin, la totalité du tirage envisagé. À mon grand dépit, je comprenais qu'il nous serait impossible de faire face à pareilles proportions. Mais alors ? Dès le démarrage, il nous faudrait renoncer ? Ce n'était pas possible, il devait y avoir une issue. Laquelle ? Dans le cas où il nous serait donné de pouvoir livrer des quantités égales aux quantités habituelles, il m'apparaissait, avec une évidence

aveuglante, que les Allemands, tôt ou tard alertés, mettraient la main sur un butin considérable. Ce n'était vraiment pas là notre but. Nous voulions bien qu'ils en aient, eux aussi, mais en les payant, comme n'importe qui ! Alors, quoi ? N'en livrer qu'une charge réduite, c'était, à coup sûr, intriguer les marchands. La maigreur du lot, comparativement à celui de chaque distribution, susciterait de leur part un examen attentif, ce qu'à tout prix il fallait éviter.

Que faire ? J'entrevis un joint. Nous déposerions, tout juste et partout, cent exemplaires qui seraient apportés, réunis sous une bande qui mentionnerait, en capitales grasses, un texte dans le genre de : « Par suite d'une panne, le reste du service vous parviendra vers 18 heures. » Cette indication, fort explicite en soi, les rassurerait. Le retard ayant impatienté les clients, il ne resterait qu'à satisfaire au plus vite, toutes ces mains nerveusement tendues. Ce système, tout bien considéré, s'avérerait le meilleur. Ouf ! c'était la parade efficace.

Théo, consciencieux à l'extrême, avait marqué l'un et l'autre vendeur d'une croix gammée, s'en expliquant en bas de page : « Attention, se méfier : le type est un pro-boche. »

Se méfier ? Et pourquoi ? J'étais maintenant si bien regonflé, si convaincu de l'ingéniosité de mon stratagème que je décidai, sans hésitation, de faire jouer leur rôle aux « meuchants » eux aussi. Tout comme les autres, je les mettrais dans le bain. Pour une fois, ils se feraient les complices de la Résistance ; ils participeraient à notre coup. Le succès, auprès de ces salopards, constituerait un alibi en béton pour leur collègues sympathisant avec nous ou neutres.

Ces divers points établis, je reconsidérerais le retard en fonction de la remarque de Théo : « Une alerte aérienne suspend le travail ». Je demanderais à « Jean » de l'obtenir de Londres (on voit que je ne doutais de rien). Deux ou trois avions sur la ville ouvriraient le concert des sirènes et feraient chanter nos cœurs !

Ce serait là le bouquet, une sorte d'apothéose qui démontrerait aux Allemands, et surtout, au gros public indifférent, que le F.I. était un mouvement

Place de Louvain, les camionnettes du « Soir » prêtes à assurer la distribution de l'édition de l'après-midi. Cette photo date du début de la guerre.

L'imprimeur se défile,
prétextant
une impossibilité
technique,
puis, convaincu,
se ravise.

fort coté, puisque les Alliés lui accordaient une telle considération, un aussi magistral patronage.

Avant de quitter l'établissement, je dressai, mentalement, un sommaire de la conversation que j'attendais de renouer, ce tantôt, avec Fernand Welens.

∴

À 7 heures, j'appelai l'imprimeur. Il décrocha lui-même et, à l'énoncé de mon pseudo, m'invita à passer le voir. Je lui marquai mon accord pour une arrivée immédiate. Comme j'ajoutais que je viendrais seul, vraiment seul, j'entendis son rire qui n'était certes pas le rire d'un « traître de la pièce » mais une sorte de remerciement pour la confiance que je lui témoignais.

Dix minutes plus tard, je réoccupais, en face du sien, mon siège de tantôt. La pièce était plongée dans l'ombre. Seule, une forte lampe de table dessinait, sur le bureau, un cercle de lumière violente, dans laquelle les blancs de quelques papiers épars éclataient crûment. Un reflet puissant rejaillissait sur nos visages.

Nous taisant, nous observant devrais-je écrire, nous fumions une cigarette : non pas un vulgaire « ersatz », mais une authentique Gauloise qu'il m'avait offerte et que nous savourions. Aucun n'entamant le débat, je détaillai, à loisir, mon voisin muet.

Je le retrouve, dans ma mémoire, avec une étonnante précision. Je revois ses yeux vifs, francs, pétillant d'humour, derrière les verres cerclés d'écaille sombre qui les protégeaient. Son front était creusé de rides que j'attribuai aux pensées graves qui l'absorbaient.

De son visage proprement dit, je ne distinguais pratiquement aucun trait, cachés qu'ils étaient, par une imposante barbe blanche. Très soignée, taillée à la Léopold II, elle conférait à la tête, une noblesse qui frappait d'emblée. Sa blancheur en était toutefois ternie par une espèce de tache de rouille cernant les alentours de la bouche. De temps à autre, machinalement, sa main droite portait aux lèvres la cigarette nerveusement aspirée, entretenant ainsi cette oasis rousse qu'y avait laissée la fumée. De la gauche, il pianotait sur le bord du bureau ou bien lissait les longs poils ondulés. L'une et l'autre étaient belles, allongées, bien en chair sans être grasses. C'étaient des mains sûres de maître artisan qui, prochainement, allaient se dépenser pour nous, avec intelligence et talent. Ses doigts habiles monteraient, en se jouant, ligne par ligne, ce qui deviendrait, peut-être le « classique » des clandestins.

Le silence persistant devenait lourd, quasi intolérable. Quelqu'un devrait le rompre... Ce fut mon voisin, qui, après une profonde bouffée, laissa tomber un très bref :

— Alors ?

Je repris, exactement, comme un

écho, par ce même mot, chargé de la même interrogation :

— Alors ?

Du tac au tac, il m'asséna cette phrase que vraiment, je n'attendais pas :

— Impossible de vous donner mes ateliers : croyez que je le déplore. En d'autres domaines et circonstances, je vous épaulerais au premier signe. Dans ce cas-ci, je regrette de devoir me défiler.

C'était net, sans bavures ! C'était la douche, et quelle douche ! Ma déconvenue était totale car sa convocation m'avait permis d'entrevoir les plus heureuses perspectives. Mon optimisme naturel était vilainement mis en échec. J'avais foncièrement cru que cet homme s'intéresserait à l'aventure. Toutefois, malgré cette brutale dégringolade, je ne me donnai pas pour battu. J'empoignai la perche qu'il m'avait tendue en ne prévoyant, probablement pas, que j'en userais tout aussitôt.

— Pour être sincère, j'avouerai qu'en revenant ici je croyais aboutir. Cependant, comme rien n'est jamais certain (vous m'en donnez une preuve), j'avais malgré tout prévu votre refus. Dans cette désagréable éventualité, je m'étais promis de vous présenter ma requête sous une forme différente : par fragments, si je puis ainsi m'exprimer. Ce que j'attendais de vous se subdivise, au fond, en trois parties distinctes. Je vais vous les exposer une à une, et vous me donnerez votre avis sur chacune d'elles. En premier lieu, il nous faut du papier : êtes-vous susceptible de nous en procurer ?

— Autant qu'il vous en faudra : ce sera même amusant de vous voir utiliser à pareilles fins du matériel que les Allemands m'accordent pour leurs édits em...

C'était là un acquis, mais bien minime. Ce n'était que du commerce, un peu risqué peut-être, mais rien que du commerce. J'abordai le *secundo* :

— Je vous ai parlé d'un autre imprimeur que j'avais à ma disposition. Je vous le confirme, mais, pour certaines raisons, il ne saurait être question qu'il assure la composition. Elle doit lui parvenir achevée, le journal déjà mis en « formes ». Votre matériel considérable permettrait facilement ce premier et important travail : le feriez-vous ?

Sans prendre la peine de paraître réfléchir, il rétorqua :

— Ce n'est pas uniquement affaire de matériel : monter les pages d'un « Soir » dans de telles conditions présente des impossibilités. Le temps me manquerait pour boucler l'ouvrage dans le court délai qui nous demeure. Vous admettez avec moi que semblable besogne ne peut être confiée à du personnel, or, seul, je n'y parviendrais pas.

Ici, mon interlocuteur me fournissait le moyen infallible de sonder ses intentions réelles ; de contrôler si, comme il me l'avait affirmé peu avant : *Je vous épaulerais au premier signe...* était

pensé ou simplement du « baratin ». J'enchaînai donc :

— Je conclus que, sans la nécessité de recourir à vos ouvriers, vous auriez marché ?

— À fond, sans la moindre objection.

Le brave homme venait de s'enfoncer. Il le sentit aussitôt, quand je répondis :

— Vous n'aurez besoin de personne. Je vous amènerai, moi, des gens de métier, sûrs à cent pour cent, discrets tout autant. Mon adjoint, que vous connaissez bien, tout le personnel que vous me demanderez, seront à votre disposition quand il le faudra. Ils travailleront sous vos ordres, vous serez le maître d'œuvre. En deux soirées, les textes seront composés, corrigés par mes soins, au fur et à mesure, bloqués enfin dans les formes. Qu'en pensez-vous ?

— Si vous me garantissez leur discrétion, ce serait une solution.

Il avait donc été sincère...

— Ayez tous vos apaisements : ils seront muets; dès la fin du travail, il auront oublié votre existence. Ce genre d'intervention leur est d'ailleurs familier.

— Combien d'articles aurez-vous, et quand ? Y aura-t-il des illustrations ?

— Toute la copie me parviendra d'ici peu, ainsi que des clichés. À ce propos, je vois deux photos à la « une » et, au verso, un dessin dans le genre des « Aventures du baron de Crac ».

— Alors c'est entendu, je marche !

Ouf ! j'avais remporté deux manches : demeurait la troisième, l'impression. S'il acceptait de mettre sa rotative à notre disposition, nous tirerions, non plus à cinq mille mais, à dix, vingt mille. Pour l'y décider, j'usai des mêmes arguments que précédemment : personnel hautement compétent, étranger à la maison et de toute confiance. Je soulignai aussi que le risque déjà endossé ne serait guère aggravé si, de surplus, il tirait nos journaux. Je lui confessai enfin que l'imprimeur dont j'avais fait mention aurait plus que probablement été requis de force; que son matériel, vu les conditions de son utilisation, ne nous permettrait que quelque cinq mille ou dix mille exemplaires si tout se goupillait au mieux de mes souhaits; ce serait vraiment dommage de ne taquiner l'Allemand que de la pointe d'une aiguille, alors qu'avec son aide nous lui planterions une épée dans le « bide », et ce jusqu'à la garde.

Je ne sais encore toutes les raisons dont j'alléguai, mais je dus être persuasif car, enfin, il me déclara :

— Ça va ! Tout bien pesé, je suis votre homme. Avec vous pour les corrections, le jeune Ballencourt pour divers travaux, je n'aurai besoin d'aucune aide extérieure. Je vous étonne à mon tour ? Sachez maintenant que j'ai, dans mes propres ateliers, deux ouvriers absolument dévoués. Il s'agit en fait de mon rotativiste et d'un linotypis-

te. Depuis longtemps déjà, ils me secondent dans certains travaux spéciaux que je vais vous montrer.

Sur ces derniers mots, il s'était levé pour aller ouvrir, derrière moi, les battants d'une bibliothèque. Ayant déplacé quelques gros volumes reliés, il me tendit la collection complète d'un « clandestin » dont je connaissais l'existence mais non l'origine. Il s'agissait de « La Voix des Belges ». D'une enveloppe, il exhiba des spécimens de fausses cartes d'identité et autres documents, fort utiles à ceux qui fuyaient la Gestapo, refusaient le travail en Allemagne.

Pour m'avoir épaté, il m'avait épaté. Croyant me trouver dans un repaire de « kollabocheur » où l'odeur du roussi provoquait une de ces prudentes volte-face, fréquentes à l'époque, j'étais en présence d'un confrère en « clandestinité ». La date du premier numéro du journal que j'avais en mains attestait même qu'il s'agissait d'un vieux de la vieille.

Wellens pouvait se vanter de m'avoir monté, dès le début, un assez joli bateau et, du même coup, de me donner une magistrale démonstration de sa discrétion. Tout était pour le mieux; nous connaîtrions un véritable triomphe.

Le reste de la conversation porta sur des détails. D'abord, la partie financière. Wellens refusa de réaliser une affaire : le tirage serait facturé au prix de revient. Compte tenu de certains à-côtés (remplacement des garnitures, remise à neuf de quelques rouleaux, plomb des plaques que je désirais conserver, etc.), l'exemplaire coûterait 1 franc environ. Il fut également décidé des dates, pendant lesquelles nous opérerions. Nous disposerions d'un long week-end, les 30, 31 octobre et le 1^{er} novembre; trois journées de chômage normal pour le personnel. Je viendrais avec « Georges », le samedi 30, vers 15 heures; nous terminerions pour le couvre-feu. Le lendemain, nous reprendrions vers 13 h 30 jusqu'aux mêmes limites et ainsi pour le 1^{er} novembre.

Ces trois séances permettraient de boucler la composition, d'effectuer les inévitables corrections, la mise en pages, la confection des « flans ».

Durant la semaine, Wellens se chargerait de couler les plaques à fixer à la rotative. L'impression prendrait place les 6 et 7 novembre.

Le rendement horaire de la machine — dix mille unités — autorisait un important tirage en une seule prestation. L'imprimeur préférait toutefois agir en deux temps car ses ateliers ne travaillaient jamais la nuit. Le bruit inhabituel des machines ronflant jusqu'au matin pourrait intriguer les voisins. Il valait mieux éviter de leur fournir l'occasion de s'étonner, serait-ce à retardement, et d'établir un rapprochement entre un mystérieux journal dont s'esclaffait tout Bruxelles et une activi-

L'impression se ferait en deux fois : le bruit inhabituel des machines ronflant jusqu'au matin pourrait intriguer les voisins.

« Jean », froidement,
avança le chiffre
ahurissant
de cinquante mille
exemplaires.
« Et, tu verras,
il en manquera... »

té insolite de l'imprimerie. Simple question de bon sens.

..

Après cette mise au point, fort poussée déjà, j'abandonnai les lieux, remerciant Wellens de sa future collaboration à la « Résistance » comme jamais homme ne fut remercié. Je gagnai, en vitesse, le domicile des amis Navez où « Jean » m'attendait.

Je me réjouis à l'idée de lui servir, tout frais, pareil gâteau. Sans préambule, je lui rendis compte du résultat de mes dernières démarches auprès d'un imprimeur « outsider » dont, il va de soi, il ne demanda ni le nom ni l'adresse (sécurité d'abord !).

Apprenant que nous aurions une rotative, il réagit encore mieux que je ne me l'étais imaginé. Connaissant toutes les ressources du F.I., le « patron » vit grand, grandissamment même, ainsi qu'on va pouvoir en juger.

Il m'avait paru que si nous tirions à quinze ou vingt mille, ce serait un résultat plus qu'honorable. Lorsque j'énonçai ces nombres, « Jean », froidement, avança le chiffre ahurissant de cinquante mille. Devant mon expression stupéfaite, il me dit : *Oui, nous imprimerons cinquante mille « Soir » et tu verras qu'il en manquera. Par les groupements locaux, nous les diffuserons, non seulement à Bruxelles et en Brabant, mais encore dans tout le pays. Nous vendrons le journal 10 F, au profit des réfractaires et autres victimes que nous soutenons. Je m'étonnerais qu'il ne se crée pas un « marché noir » de notre « Soir » !*

Décidément, « Jean » était celui-là qu'il m'avait fallu rencontrer pour que mon idée devienne vraiment une idée extraordinaire.

Cinquante mille numéros et pas un seul invendu, ce n'est vraiment pas mal pour un journal illégal. Personne, au départ, n'aurait osé envisager la chose comme réalisable : c'était une gageure, un défi inouï aux Allemands, leurs policiers et indicateurs de tout poil.

Je fis aussi remarquer à mon chef que nous ne disposions plus que d'un très court délai : pour le 28-29 octobre, ultime limite, je devais posséder tous les articles ainsi que les illustrations. Il me garantit que j'aurais le tout avant ces dates. L'argent, c'est-à-dire les 50.000 F, serait en ma possession dans les quarante-huit heures.

Je lui fis également part de la réflexion de Théo au sujet de l'alerte aérienne qui devrait être déclenchée vers 14 heures, le 9 novembre. Cette idée, naturellement, lui sourit. Ainsi que moi, il comprenait qu'outre l'effet pratique que nous en retirerions, ce serait une sensationnelle consécration et combien officielle de notre existence. Il me promit d'en faire la demande sans retard.

Nous convînmes d'un contact pour le lendemain, début de soirée. Il se situe-

rait en face de l'église du Sablon, à hauteur de l'arrêt des tramways remontant du centre.

Ce soir-là, j'étais impatient de regagner ma chambre et de reconsidérer, à tête reposée, le difficile problème de la distribution. De sa solution, plus ou moins heureuse, dépendait le retentissement du faux « Soir ».

Les journaux que nous sacrifierions pour les kiosques constitueraient une sorte de publicité de lancement. Ils seraient comme des échantillons offerts, gracieusement, pour tenter le chaland. De toute évidence, les privilégiés qui se seraient procuré normalement la feuille comme ils se procuraient, chaque jour, leur quotidien habituel ne la céderaient à personne. Toutefois, ils en parleraient autour d'eux, en liraient des extraits à des amis, créant chez ceux-ci le désir de posséder également ce journal unique en son genre. La demande suivrait, massive, et les groupements locaux se chargeraient de la satisfaire. « Jean » aurait vu juste, il en manquerait.

Comment organiser ce lancement ? J'avais précédemment arrêté que tout marchand, quelle que soit son importance, recevrait cent exemplaires. Comment les lui faire parvenir dans les conditions les plus favorables ? Les intercaler dans les paquets du « Soir » officiel était irréalisable malgré les complicités que nous avions dans la place. Utiliser, nous-mêmes, une camionnette qui sillonnerait la ville était extrêmement risqué. D'autre part, ce système s'avérerait trop lent pour assurer, en un minimum de temps, une répartition générale indispensable. Demeurait donc seul en cause l'emploi de nombreux porteurs volontaires, solution qui m'avait souri dans la première nuit. Maintenant, tout à loisir, j'allais la réexaminer, à la faveur des éléments nouveaux dont j'avais connaissance.

Sur le plan de la ville, m'aidant des renseignements de Théo, je repérai les kiosques à gros débit. La carte multicolore fut bientôt semée de petites croix, réparties, plus ou moins régulièrement, dans les secteurs suivants : gare du Nord, carrefour du Jardin Botanique, gare du Luxembourg, Porte de Namur, Porte Louise, carrefour de « Ma Campagne », gare du Midi, etc.

En principe, tous se situaient à l'intérieur, sur le pourtour ou aux abords des grands boulevards. Seuls la chaussée de Waterloo, la chaussée de Charleroi, le Bois et « Ma Campagne » sortaient un peu du cadre. J'avouerai, aujourd'hui, que je retiens ce dernier lieu parce que j'éprouvais un petit faible pour ce quartier : j'y étais légalement domicilié.

Dans chacune de ces zones, d'importance variée, se rencontraient quantités de vendeurs intéressants. Je calculai le nombre d'exemplaires dont j'avais besoin, d'abord par secteur, puis ensuite pour l'ensemble. Le total avoisinait les cinq mille, soit cinquante

liasses. On ne pouvait, sagement, convoquer en un seul point central les volontaires chargés de l'enlèvement. Il fallait les réunir à quelques-uns seulement, en des dépôts secondaires où, dès la veille, on aurait stocké les colis nécessaires. Il me parut tout indiqué d'établir ces réserves dans des cafés, endroits où, bien souvent, un client laissait en garde un paquet ou une valise. C'était une excuse plausible pour le patron qui, de bonne foi, pourrait prétendre, en cas d'accident, qu'il ignorait le contenu de ce qu'on lui avait confié. De plus, autour et dans les cafés régnaient quotidiennement un va-et-vient de personnes parmi lesquelles nos hommes passeraient inaperçus.

Je pointai, d'autorité, trois maisons où j'étais certain de rencontrer une aide totale. Ce choix réglait la diffusion dans les kiosques compris entre la place Madou et la gare du Midi, ainsi que ceux, excentriques, de « Ma Campagne » et environs.

En premier lieu venait « L'Horloge », porte de Namur, dont les propriétaires, Étienne Reding et ses fils Jean et Pierre, connaissaient et soutenaient mon activité. « L'Horloge » était, en effet, une de mes boîtes postales, un de mes relais téléphoniques. Souvent, j'y entreposais des documents ou objets que j'appréhendais de conserver sur moi. De là partiraient les distributeurs qui livraient à la place Madou et abords, à la gare du Luxembourg et environs, porte de Namur et porte Louise, etc.

Au carrefour de « Ma Campagne », je pointai le « Cantersteen » dont les exploitants, M. et M^{me} Georges Wayez, me protégeaient également. On y grouperait les volontaires pour le carrefour lui-même, la chaussée de Charleroi, l'avenue Brugmann, la chaussée de Waterloo et le Bois.

Le troisième point retenu était « La Ferme des Trois Tilleuls », rue de Terre-Neuve, dont les sentiments anti-allemands du gérant m'étaient connus. De cet endroit, on desservirait la gare du Midi et ses alentours jusqu'à la Bourse exclusivement.

Pour ce dernier et important quartier, ainsi que pour le « Nord », nul doute que le Front de l'indépendance ne me soumette deux ou trois adresses commodées.

Cette étude clôturée à ma totale satisfaction, je déposai mon crayon et ten-

tai de visualiser l'opération telle qu'elle se déroulerait.

Comme terrain d'essai théorique, je choisis « L'Horloge » d'où sortirait une grosse partie des liasses. Un certain nombre de camarades y seraient invités pour 14 heures. Dès leur entrée, après échange d'un mot de passe avec un des fils, on les dirigerait vers une salle de l'étage. Je les y attendrais et, lorsque tous seraient présents, avec une certaine solennité, je sortirais de ma poche notre « Soir ». J'en lirais alors quelques passages, et je jouirais un peu de leur stupeur. Ils se regarderaient, me regarderaient à nouveau, et, lorsque je les sentirais mûrs, je leur dévoilerais toute l'affaire. Les prenant alors, un par un, je leur indiquerais, sur le plan, le ou les kiosques intégrés dans leur tournée. Nul doute que cette mission leur plaise. Aucun d'eux, j'en étais convaincu, ne se défilerait, malgré la faculté qui leur en serait laissée. Les munissant alors de leur « quantum », je les prierais de ne point quitter la pièce avant une certaine heure, déterminée par le retard que nous serions parvenus à ménager.



« Le Soir » volé figurait en bonne place dans les kiosques des marchands de journaux de la capitale.

Le vrai casse-tête :
organiser
la distribution.
Tout un réseau existait,
qui se révélerait
remarquablement
efficace.

Vivant cette scène en imagination, je réalisai qu'il serait peut-être intéressant de remettre, tout au moins à ceux qui auraient un long parcours à suivre et plusieurs « clients », un tracé schématique de leur route et des emplacements où ils devraient agir.

À tous, je laisserais la consigne très stricte de ne faire aucun commentaire, de ne fournir aucune explication à leur « victime ». Leur besoin consisterait à glisser le paquet sur l'éventaire puis à disparaître au plus vite. La bande d'emballage serait suffisamment claire. Moins le vendeur remarquerait son « fournisseur » mieux cela vaudrait en cas de postérieures demandes de signalement, car la Gestapo, de toute évidence, réagirait d'abord dans cette direction.

J'envisageai aussi de prier tous les « responsables » des groupes de communiquer, la mission accomplie, tel message à convenir qui signifierait que tout s'était parfaitement déroulé. Ce message, ils le téléphoneraient au patron des « Deux Bécasses » (autre repaire de clandestins, de la porte de Namur). Ce serait, par exemple, une phrase banale, en rapport avec l'activité d'un café; quelque chose dans le genre de : « Les bouteilles de vin vous seront livrées demain ». Ces communications me seraient retransmises le soir encore et ainsi, je pourrais, pleinement, jouir de notre réussite.

Tous ces plans combinés pour le dépôt « Horloge » étaient valables partout hormis, peut-être, le court préambule car je ne disposerais d'une salle réservée qu'en ce seul point.

Ainsi orchestré, tout se passerait à merveille, avec un maximum d'efficacité et un minimum de risques. Dès le lendemain, « Jean » serait mis au courant et je pressentais, qu'une fois de plus, il me marquerait son accord.

En cette soirée du 21 octobre, deux choses étaient pratiquement réglées : l'impression et la distribution.

Quand j'écris le 21, je me trompe car le 22 était déjà bien entamé. Mon lit m'attirait, invinciblement. Dix minutes plus tard, je devais certainement dormir à poings fermés.

..

Le vendredi 22 s'écoula telle une autre journée, voyant s'abattre la petite besogne routinière.

À 18 heures, à l'endroit convenu, je rencontrai « Jean » qui me demanda de l'accompagner, au long des rues obscures, vers un autre endroit où il était attendu. Chemin faisant, je lui exposai, en détails, le plan de distribution tel que je l'avais élaboré. Ainsi que prévu, il l'approuva, me donnant carte blanche. Les adresses de deux ou trois dépôts auxiliaires qui me manquaient me seraient précisées incessamment.

Comme je lui rappelais l'urgence où nous étions des articles, il me réaffirma que tous me parviendraient dans

les délais. Dès lundi soir — nous ne nous reverrions plus d'ici lors —, il me fixerait définitivement. Pour les fonds, c'était en ordre : demain, vers 10 h 30, je devais me rendre à Evere, au 48, rue Saint-Joseph, siège d'un patronage de ce nom. J'y rencontrerais deux messieurs et une dame. Les deux premiers, momentanément, ne jouaient aucun rôle dans cette affaire. La dame, au contraire, y prenait une part prépondérante. *Il s'agit, me dit-il, de « Françoise », déléguée auprès des secteurs d'intellectuels. Elle te confiera les 50.000 F réclamés et te parlera du contenu du journal. Tous les trois sont prévenus de ton passage : décline ton pseudo et ils t'accueilleront. Si, pour une raison quelconque, tu arrives le premier, ne stationne pas dans la rue mais adresse-toi au numéro 50, chez le curé de la paroisse (son pseudo était joliment choisi : l'« abbé tricolore »). Il te remettra les clés du local où tu patienteras jusqu'à l'arrivée des amis. Entre parenthèses, si quelque curieux surgissait, vous faites partie du « Comité du secours d'hiver » qui tient là ses assises.*

Quoique le rendez-vous de ce samedi avec « Françoise » se situât à quelque cinq cents mètres de mon refuge, je quittai ma chambre à l'heure habituelle et m'en fus à l'atelier.

À 10 h 30, je me retrouvai rue Saint-Joseph, bon premier. L'« abbé tricolore » me céda les clés qui m'ouvrirent une petite pièce poussiéreuse, bibliothèque paroissiale, à l'origine. Il y subsistait quelques étagères, un pupitre haut sur pattes, une table de bois blanc, quelques chaises et un poêle en tôle émaillée.

J'y fus bientôt rejoint par les deux messieurs annoncés par « Jean ». Nous étant identifiés — je savais que l'un se prénommait « Jacques », nous liâmes conversation.

Désireux de les laisser discuter de leurs propres affaires, je partis dans la cour pour y fumer une cigarette. Elle n'était pas consommée que déjà ils me rappelaient. Ensemble, nous espérâmes « Françoise ».

L'heure du « contact » était largement dépassée et nous commencions à nous inquiéter.

Parfois, l'un de mes compagnons se levait pour aller jusqu'à la fenêtre interroger la rue, malheureusement toujours déserte. Nous nous observions à la dérobée et nos regards exprimaient une égale tension, une même anxiété. Le délai habituellement concédé pour un retard étant dépassé, nous envisageâmes de vider les lieux, lorsque des coups furent frappés à la porte de rue. Je me précipitai pour ouvrir : « Françoise » était en face de moi. Elle eut un léger recul en m'apercevant mais se rasséra en entendant mon pseudo.

En temps habituel, nous eussions plaisanté sur le thème usé de l'inexactitude des femmes, provoquée par une ultime retouche, un dernier scrupule de coquetterie. Dans ce cas-ci, c'eût

été amplement justifié : j'avais devant moi une très jolie jeune femme, blonde, élégante, aux yeux immenses dans un teint d'une surprenante matité. Que venait-elle faire dans cette galère ? Comme représentante de la Résistance féminine, on n'aurait pu mieux choisir. Mince alors ! Il serait vraiment regrettable que les boches aient, quelque jour, l'occasion de nous l'abîmer ! J'arrête les frais : sans être triste, ceci n'est pourtant pas un roman de vacances ! « Françoise », elle aussi, estimerait que la parenthèse peut être close, car, à peine entrée, elle s'avéra femme de tête et d'action.

Après des amis, elle s'excusa d'abord de son retard qu'avaient entraîné des difficultés de transport puis, se retournant vers moi, ajouta, en se dégageant : *Ainsi, vous êtes « Yvon » ! Je vous félicite de votre idée, elle est proprement sensationnelle. Nous allons en faire quelque chose de pas ordinaire.* Sur ce, elle ouvrit son sac et me tendit une liasse de 50.000 F.

Voulant régler de suite la question pour laquelle nous étions en présence, elle me demanda où et quand il serait possible de discuter longuement de ce projet du « Soir ». Par la même occasion, elle me présenterait « Fernand », lequel me passerait alors une première série d'articles. Elle insista sur le fait qu'il serait préférable de nous réunir ailleurs qu'en un endroit public où nous risquions de ne pouvoir nous entretenir utilement.

Je pensai aussitôt à l'atelier du peintre Navez, dont je pouvais disposer pour les besoins de la cause, après avis préalable. Je m'en informerais dès ma sortie d'ici et « Françoise » saurait à quoi s'en tenir, en téléphonant vers 15 heures à un certain numéro que je lui donnai. En principe, ce serait pour lundi, à 16 heures, chez Navez ou dans l'appartement d'un de mes amis. Ces dispositions arrêtées, je les laissai à d'autres ténébreux conciliabules.

..

Le week-end se traîna, inusable tel un silex : chaque minute paraissait se doubler. Éprouvant un réel soulagement, très tôt, le lundi matin, je poussai enfin la porte de l'atelier.

Le « petit Jean » et « Georges » étaient évidemment tenus au courant du moindre événement. Ils vivaient l'aventure, pas à pas. Leur joie était au diapason de la mienne, c'est-à-dire fracassante.

Il régnait à l'imprimerie une bonne humeur, une ambiance de fête qu'on ne se serait pas attendu à respirer dans une caverne de conspirateurs. Nous nous faisons des niches de collégiens, nous sifflions, chantions, atrocement faux, tous les trois. La moindre chose était prétexte à rigolade, à plaisanterie.

Vers 15 heures, je partis chez Navez pour y rejoindre « Françoise » et surtout y faire connaissance de « Fer-

nand », porteur des premiers écrits. Quels seraient les résultats ?

À proprement dits, ils furent extraordinaires. « Françoise », nous ayant présentés, parla d'abord : *Mon cher « Yvon », encore une fois bravo. Voici votre texte que m'avait communiqué « Jean ». Je ne crois pas qu'il convienne pour ce que nous voulons faire.* (Ici, je dois reconnaître que je fus un peu déconfit.) *Le faux « Soir » que nous allons réaliser, grâce à vous, doit être d'une autre veine : il doit être gai, enlevé. Il ne doit pas être un pamphlet comme nos autres « clandestins », ni contenir aucun article qui soit dans le genre habituel. Puisqu'il part d'une fumerie — la substitution au « Soir » emboché —, il doit, de bout en bout, rester dans la note : une blague « hénaurme ».*

C'était une conception fort défendable et, de prime abord, éminemment sympathique. Les résultats obtenus par la formule préconisée par « Françoise » démontrèrent qu'elle avait raison. Je m'inclinai de bonne grâce, n'ayant pas « inventé » mon idée pour y placer ma prose à tout prix. Si besoin en était, je rédigerais autre chose, dans le ton souhaité. Je m'amuse pourtant à souligner ce curieux détail. Il est évident que si, dans la nuit du 19 au 20 octobre, je n'avais pas écrit le « Message à nos Morts », je ne me serais pas exalté à tel point. Ainsi que la plupart de mes concitoyens, j'aurais dormi paisiblement et, jamais sans doute, l'idée du faux « Soir » ne me serait venue. Le texte qui constitue en fait le noyau réel, la source même de notre journal, n'y trouva pas de place.

Mais, trêve de commentaires, et en route... pour un « Soir » allègre, qui nous changerait de l'autre si démesurément ennuyeux.

« Fernand » qui, jusqu'alors, s'était tu, sortit des papiers de sa serviette et me les tendit : « Voici les nuits de ma collaboration. Qu'en pensez-vous ? »

Ce que j'en pensais ? Les premières lignes de « Stratégie efficace » me firent sourire, les suivantes, rire. Au communiqué final, j'étais tordu sur ma chaise.

Dans cet hilarant article, la forme torturée, le fond tirebouchonné de « Maurice-Georges Oliver » s'étaient en morceau d'anthologie.

Le texte intitulé « Anniversaire » et signé Raymond De Becker, me procura le hoquet.

Tout le reste était à l'avenant, chaque feuille qui me glissait des doigts m'était comme un irrésistible chatouillis. Chaque ligne scintillait d'esprit, chaque mot était comme une bulle montant d'une coupe de champagne. Je pensai, en moi-même, que quelques « petits Belges » allaient « enfoncer » le célèbre « Canard enchaîné », maître français incontesté du pamphlet humoristique d'avant-guerre.

Un seul inconvénient : le teuton n'y « entraverait que dalle » : c'était des perles au cochon. Mais nous ne leur en

La lecture
des premiers articles
provoqua le sourire,
le rire, l'hilarité.
« Chaque ligne
scintillait d'esprit,
chaque mot
était comme une bulle
montant d'une coupe
de champagne. »

Le canevas
des pages tracé,
ce n'était plus l'idée
du faux,
c'était le journal
lui-même
qui prenait corps,
un rêve insensé
qui se matérialisait.

céderions qu'une mince part. Quant à nos compatriotes, ils allaient rire comme je riais moi-même. Durant les jours qui suivraient la parution, on ne verrait, dans Bruxelles, que des visages épanouis.

« Fernand » avait non seulement du talent, mais son talent était intarissable. Je tenais, de sa seule collaboration, la moitié du journal. En réalité, parmi sa copie, se trouvaient des articles provenant de l'avocat Pierre Anciaux.

Je n'étais pas au terme de mon plaisir, car « Françoise » me passa ensuite une enveloppe dans laquelle je découvris quatre clichés sur lino. Deux représentaient des bombardiers et chasseurs alliés; les autres étant des photos du Führer en plein discours, c'est-à-dire toute l'image d'un sorcier nègre en transes. De vouloir être orateur inspiré, il tournait au burlesque. Je verrai plus tard l'usage à faire de ce matériel.

Exhibant un vrai « Soir » et armé d'un crayon rouge et bleu, je recherchais, avec mes complices, les meilleurs emplacements pour cette prose de choix. Elle méritait indéniablement, et dans son entièreté, les honneurs de la une. Mais, soucieux de respecter les apparences de la feuille à imiter, il fallut bien s'aligner sur la répartition traditionnelle des rubriques. Après un examen attentif, nous décidâmes d'un canevas de mise en pages qui fut pratiquement observé. À cette phase, ce n'était déjà plus l'idée du faux, c'était le journal lui-même qui prenait corps, un rêve insensé qui se matérialisait.

Avant de nous séparer, nous bavardâmes encore quelque peu de notre « enfant ». Dans la conversation, je soulevai entre autres la question du transport des cinquante mille journaux et, à ma grande joie, j'entendis « Fernand » m'annoncer qu'il me dépannerait peut-être : un de ses amis possédait une voiture autorisée ainsi qu'une remorque. C'était inespéré !

...

Une masse d'autres satisfactions du même ordre m'attendait le lendemain, lors de ma rencontre avec le « patron ». Quand je parvins place Jean Jacobs où il m'attendait, je l'aperçus, de l'autre côté du square, en compagnie d'un inconnu qu'il me présenta comme étant « Charles », *lequel, ajouta-t-il, te rédigera tous les articles que tu souhaiteras.*

Afin d'en parler plus à l'aise, il nous proposa de pénétrer dans un café proche. Tandis que nous nous y dirigeons, j'observais « l'inconnu ». Quelque chose, dans sa silhouette, dans son aspect général m'intriguait : j'avais conscience de l'avoir déjà vu. Soudain, avant même d'avoir atteint notre but, je découvris que j'avais à mon côté le délicieux poète qui, dans le bon vieux « Soir », signait « Puck »

d'exquises chroniques, en tête de la « Petite gazette ».

Il m'était assez agréable d'imaginer qu'il allait, sans aucun doute avec le même talent, reprendre la plume, quoique par une voie bien tortueuse, pour un « Soir » du meilleur tonneau.

J'étais également assez fier de ma perspicacité, mais un peu contrarié pourtant, d'avoir percé son incognito. En moins d'une semaine, voilà que je décelais une partie de l'identité de deux camarades, Puck et mon adjoint. Pourvu qu'un jour ce ne me soit point un trop lourd secret à garder.

Nous trouvâmes place dans une arrière-salle, vide de clients. Dès que les consommations nous eurent été servies, je ne pus résister à l'envie de leur faire partager la joie que m'avait procurée la prose de « Fernand ». Je sortis donc les feuillets et en commençai la lecture. L'effet produit sur eux fut exactement celui que j'avais ressenti : ils sourirent, rirent... puis plus franchement encore, me réclamant la suite.

Sous les verres teintés qui le masquaient, je ne pouvais saisir le regard de « Charles », mais tout son visage, par chaque millimètre, trahissait sa jubilation. Dans le cendrier, lentement, sans qu'il y songeât encore, sa cigarette se consumait.

Les yeux de « Jean » brillaient d'excitation; sa figure, plutôt naturellement réjouie, irradiait littéralement. L'un et l'autre appréciaient, par avance, le succès de notre entreprise.

À tour de rôle, durant la lecture, mes auditeurs s'apostrophaient, s'invitant à goûter une phrase comme on savourait, entre amis, une gorgée d'un vin délicieusement grisant.

Je dus pourtant m'interrompre pour exposer à « Charles » ce qu'il me manquait pour boucler les pages.

Il me promit toute la copie complémentaire pour le surlendemain, vers 17 heures. De la sorte, le journal serait entièrement écrit, me chargeant, de mon côté, de la rubrique des spectacles et du remplissage éventuel.

Nous convînmes de nous revoir, très exactement en face du monument aux Naufragés du navire-école belge.

Pour terminer, « Jean » m'indiqua deux adresses où, pour le jour J, je pourrais installer les dépôts qui manquaient encore, pour parfaire la distribution de « lancement ».

Avant de sortir de l'établissement, je téléphonai à Wellens pour le rencontrer, ce soir encore. Il accepta et il fut décidé que nous dînerions ensemble, vers 19 heures, à « L'Horloge ».

En vue de ce tête-à-tête, j'imaginai une petite mise en scène dont je me promettais quelque contentement.

Ayant gagné le restaurant, bien avant l'heure, je collai sur un authentique « Soir » une bande de papier sur laquelle j'avais reporté le communiqué loufoque « version Fernand ». Ce serait un fin morceau pour le dessert : mon invité s'en délecterait.

Le repas presque achevé, je lui de-

mandai s'il avait déjà pris connaissance du dernier communiqué de la Wehrmacht.

— Non. Y a-t-il du nouveau ?

— Pas précisément, mais ce n'est pas le ton habituel : je vais vous le lire.

Évitant qu'il ne remarquât le truquage et prenant soin de n'être entendu que de lui, je débutai :

— Sur le front de l'Est, en dépit de changements notables, la situation reste inchangée...

Wellens m'écoutait avec attention : il grimpa à l'arbre au point que j'avais quelque peine à garder mon sérieux.

Le dernier mot tombé, je le fixai : ses yeux exprimaient la plus complète stupeur (le 9 novembre, vers 16 h 15, cette même expression allait devenir banale, répartie sur les milliers de faces).

Mon auditeur, réellement en or, ne savait que penser : pour peu, il aurait douté de ses sens. Je ne voulus pas le laisser en arriver là, et lui glissai :

— Ce n'est qu'un échantillon. Toutes les colonnes de notre « Soir » auront ce parfum !

Alors, réalisant la blague, il partit d'un bon rire qui, à plusieurs tables de distance, fit se retourner des dîneurs. Il n'en n'avait cure, donnant libre cours à sa joie tonitruante.

..

Sans avoir prévenu Mullier, je me présentai au journal le 26, à 4 heures. Quand je pénétrai dans le vaste bureau, mon complice téléphonait. Discrètement, il me fit signe de prendre place à la grande table des collections. En l'attendant, et poursuivant mon intention de pasticher le « baron de Crac », je feuilletai le plus récent album où je repérai, rapidement, un dessin qui me convenait. Il s'agissait d'une série de six vignettes qui, légèrement modifiées, serviraient parfaitement notre projet. Je relevai la date du journal, pour en réclamer une copie à Théo qui, justement, me rejoignait.

Ce fut le début de notre conversation. Il lui suffirait d'une minute pour me donner satisfaction. Je lâchai alors le gros morceau : l'éventuel détournement d'une empreinte du titre du « Soir ». Cette exigence ne parut nullement l'émouvoir. Dans une heure le tout serait à ma disposition.

Ce ne fut pas plus difficile que cela et ne justifia pas le véritable étonnement, la sorte d'admiration dont Wellens témoigna, pour l'efficacité du F.I., quand je déposai la pièce sur son bureau.

Comme je prenais congé, l'imprimeur me demanda par quel moyen il pourrait m'atteindre si besoin était. Je lui donnai le numéro téléphonique de « L'Horloge ». Il stipulerait qu'il désirait parler à M. Jean ou Pierre, puis, après s'être annoncé comme étant M. Ruysbroeck, laisserait le message à me retransmettre.

Le soir, après le repas, je répétais chez mes amis Mathieu la petite plaisanterie de la veille. Elle réussit tout aussi parfaitement : les réactions furent les mêmes que celles de ma précédente victime.

Je n'allai pas alors jusqu'à révéler l'usage définitif de ces lignes, mais, comme on m'en réclamait « copie », je les priai d'attendre quelques jours. Passé ce délai, je leur donnerais quelques exemplaires, bien mieux présentés, sous des apparences de meilleur aloi.

Avant que la famille ne gagne ses chambres, je me fis confier le matériel à dessiner dont j'avais besoin. Ma nuit presque entière se passa devant la table et je terminai tous mes travaux.

Redoutant les « Wehrmacht's kontrole », je passai à « L'Horloge » dans la matinée pour me débarrasser de tous mes documents compromettants. Là, on m'annonça que « M. Ruysbroeck » (déjà) voulait me voir à son bureau, début d'après-midi.

À 2 heures, vaguement inquiet de cette subite convocation, je passai à l'imprimerie. Ce n'était heureusement pas grave. En examinant le flan du titre du « Soir », Wellens avait constaté qu'il se rapportait à l'édition de province. L'adapter à l'édition ville entraînait des complications. Une nouvelle empreinte correcte serait souhaitable.

Moins d'une heure après, Théo m'avait dépanné, avec la même aisance que la première fois.

À 17 heures, place Jean Jacobs, « Charles » me glissa ses articles. Comme il se dirigeait vers la gare du Midi et que je devais me rendre dans cette direction, je l'accompagnai. À hauteur de la rue de Terre-Neuve, je le laissai pour aller demander le droit de dépôt au propriétaire de la « Ferme des Trois Tilleuls ». J'obtins son accord immédiatement. Le 8, dans la soirée, nous lui livrerions un ou deux colis et le 9, vers 14 h 45, j'y rencontrerais nos porteurs pour leur expliquer leur travail. Je ne l'initiai pas dans les détails, mais lui promis qu'il serait heureux et même fier du bon tour qu'il nous aiderait à jouer à l'occupant.

Ayant déjà l'assentiment de « L'Horloge » et celui-ci, il me restait à décrocher l'adhésion du « Cantersteen » où je me rendis sur-le-champ. Là aussi, succès complet : les volontaires y viendraient pour 15 h 30, je les y rejoindrais peu après.

Au rendez-vous, « Jean » partagea mon enthousiasme. Je profitai de l'occasion pour lui donner la répartition exacte des dépôts ainsi que le nombre d'hommes que nécessiteraient les opérations. Il me réitéra sa promesse formelle de les avoir en lieux et temps voulus. Une seule petite ombre au tableau : Londres restait muet quant à notre demande d'alerte aérienne.

Chaque heure qui défilait voyait céder les difficultés. Le terrain se présentait bien plat, sous nos pas assurés. Tout comme moi, « Jean » était de plus en

Une seule ombre
au tableau :
Londres restait muet
devant la demande
d'alerte aérienne.

À-Dieu-vat !
et vogue la galère.
Rien ne pouvait plus
changer; l'affaire
avait démarré,
plus question
de la stopper.

plus convaincu d'un triomphe. Rien n'arrêterait désormais notre faux « Soir ».

Les circonstances ne s'y étant pas encore prêtées, je n'avais pas lu, malgré mon vif désir, les écrits de « Charles ». Rentré à Evere, je me précipitai dans ma chambre et, avidement, les parcourus.

Les lignes désopilantes me plongèrent dans un bain de « douce folie ». Tous ces textes valaient les précédents.

Les « Nouvelles du pays », cocasses en diable, les « Petites annonces », plus amusantes les unes que les autres, les « Nécrologies », les « Avis individuels », tout était de la même meilleure veine.

Notre journal serait une parfaite anthologie de l'ironie, de la fronde, de la drôlerie. Longtemps, sous le chaume, on s'en réjouirait.

Il ne manquait plus que la rubrique des spectacles que je m'étais réservée. Une demi-heure plus tard, elle était rédigée. Avant de gagner mon lit, je dessinaï une adaptation des « Aventures du baron » que je ferais mettre au net, dès le lendemain, par « René » qui était le courrier personnel de mon chef. Je pensai à lui car je savais qu'il était un étudiant en rupture d'académie, pour fuir le travail en Allemagne.

Ainsi, la boucle était bouclée. Notre feuille comportait tout ce que l'autre offrait, avec cette différence qu'elle serait, elle, relue du début à la fin.

Vivement samedi et que cliquettent les linotypes !

Encore deux jours, plus quelques heures et nous entrerions dans une nouvelle phase, combien exaltante !

Naturellement optimiste, j'avais une confiance illimitée dans l'aboutissement de notre programme. Pendant les journées précédentes, tout, absolument tout, avait répondu à mon attente. Ma conviction d'un succès, sur toute la ligne, s'était encore renforcée. Maintenant, étendu sur ma couche, une sorte d'appréhension me gagnait. Je connaissais, soudain, une espèce de dépression morale qui, chose étrange, naissait de toutes ces petites victoires d'étapes. Tout s'était si parfaitement déroulé jusqu'à présent, que quelque chose de fâcheux allait nous arriver. C'était trop beau pour durer. Cette entreprise que n'importe qui aurait qualifiée pour le moins de folle se révélait si simple, si aisée, qu'il était impensable, raisonnablement, qu'elle se continuât de la sorte. Après ces difficultés qui, jusqu'ici, avaient plié au premier choc, d'autres allaient surgir, invincibles.

Que restait-il encore à faire ? Le plus compliqué, le plus risqué, tout simplement. Ce qui était, aujourd'hui, réalisé, m'apparaissait comme vêtiles à côté de ce qui nous attendait encore !

Que nous réservaient et la composition et l'impression, et surtout le transport, la mise à pied d'œuvre de ces cinquante mille feuilles aussi dange-

reuses que des comprimés d'explosif ?

Une ridicule panne de machine, une indiscretion (tant de gens, forcément, étaient dans le secret), un rien, la pelure de banane, et patatras ! tous ces beaux rêves anéantis !

De nombreuses fois, au cours de la nuit, je me réveillai, en proie au doute, au plus noir pessimisme.

Mais, à Dieu vat ! et vogue la galère ! Rien ne pouvait plus changer, l'affaire avait démarré, plus question de la stopper.

Afin de me distraire de ces pensées déprimantes, je me relevai et, sur une feuille de papier, je repris, point par point, tout le programme.

Indiscutablement, le début était splendide. J'avais trouvé un imprimeur pourvu d'un matériel extraordinaire. Les fonds nécessaires étaient versés. J'avais en ma possession tous les articles, et quels articles ! ainsi que les clichés. Les dépôts auxiliaires étaient choisis, et j'avais l'accord des propriétaires. Tous les volontaires seraient là, à l'heure dite, accompagnés, m'avait assuré « Jean », de quelques réserves. Alors ?

Deux points d'interrogation se profilaient, menaçants. Le transport et puis aussi ce retard, à tout prix indispensable.

La répartition de cinquante mille journaux à travers Bruxelles représentait un travail tellement délicat !

Bah ! Londres suivra, ne t'en fais pas ! Tu l'auras ta petite alerte personnelle, et sur commande encore ! Quel triomphe, si la RAF nous épaulait ! Je m'imaginai les sentiments qui agiteraient, à l'heure H, ceux qui seraient dans le secret, au moment où les avions argentés luiraient dans notre ciel. Quelle jubilation ! quelle légitime fierté serait la nôtre ! Nous, les gens de l'ombre, les traqués, si souvent décriés par les pleutres et les traîtres, nous avions su nous attirer de la part des Alliés une telle considération qu'ils n'hésiteraient pas à courir le risque de sacrifier des pilotes, du matériel pour nous aider, nous les « besogneux » de la nuit. Nous devrions nous tenir à quatre pour ne pas le hurler aux passants.

Les non-initiés, eux, en entendant les sirènes, auraient au cœur le même pincement que provoquent, immanquablement, les sinistres ululements. Puis, voyant s'organiser, au-dessus de la cité, une sorte de carrousel aérien, sans plus, ils resteraient surpris. Les avions repartant alors sans rien laisser tomber, chacun, soulagé, penserait qu'il s'agissait sans doute de quelque vol d'observation. Un peu plus tard, vers les 4 heures, les gens, patiemment, attendraient leur « Soir » en retard sur l'horaire. Finalement, il arriverait; on leur distribuerait les journaux qu'une estafette aurait déposés sur l'égal. Ils l'ouvriraient, souriraient, riraient, riraient plus encore. Des groupes se formeraient, devisant gaie-

ment. Dans les trams, dans les bistrotts, conscients de détenir un prodigieux secret, ils regarderaient d'un air goguenard le pâle « couillon » en uniforme que le hasard aurait momentanément placé sous leurs yeux. Ils se souviendraient alors, et nous aurions soin de les y aider, des inexplicables acrobaties de l'après-midi, de cette parade aérienne, qui, sans raison apparente, leur avait été offerte, en dépit des noirs crachats d'une Flak déchaînée et rageuse. Une phrase bien vite circulerait alors : « Les avions de tantôt ? C'était pour le coup du « Soir » ! Londres approuve et épaula la Résistance ». Ainsi, beaucoup réaliseraient enfin ce que nous représentions, notre force, notre prestige. Peut-être que ces pensées en amèneraient certains à franchir le pas qui les séparait encore de nos rangs.

Les Allemands, de leur côté, s'agiteraient autour de leurs canons. Dans les casernes, des milliers de bottes dégringoleraient les escaliers. Se bousculant, les troufions et leurs officiers courraient dans les couloirs, pour aller, la peur au ventre, se tapir comme des rats, au fond des abris. En fin d'alerte, comme des cloportes, Hans, Fritz, Karl rentreraient au jour,

surpris d'être intacts, se félicitant de ne pas se trouver au milieu des mêmes ruines, de la même épouvante que celle qu'ils avaient contemplées dans leur petite ville de Rhénanie, de Prusse ou de Saxe, lors de la dernière permission.

Le même soir, dans les « mess », les officiers, les « gestapistes » établiraient également un rapport entre cette vaine alerte, ce survol d'une incroyable arrogance et le journal invraisemblable dont s'esclaffait toute la ville et que certains d'entre eux avaient été assez « cornichons » pour payer de leurs deniers.

Ils comprendraient, tout aussi bien que nos compatriotes, que la Résistance n'était pas quantité négligeable, un vulgaire ramassis de quelques « gangsters » sans âme ni cohésion, ainsi que leurs journaux tendaient à le faire croire. Ils rumineraient leur rage d'avoir été ridiculisés et de quelle magistrale façon, devant tout un peuple dont ils s'estimaient maîtres.

Quelques-uns trembleraient de ce que Berlin, fatalement averti, leur passerait comme semonce : « Au front de l'Est, incapables ! Au front de l'Est, imbéciles, pour la plus grande gloire de ton Reich ! »

« L'Horloge », porte de Namur, une des boîtes postales des acteurs du faux « Soir ». La photo date de 1949.



Le mardi 9 novembre, la Belgique éclate de rire

Au jour « J », tout se met en place. A l'anxiété succède la satisfaction de la réussite. Le faux « Soir » gagne les quatre coins du pays et les Belges se délectent à la lecture du pastiche. D'autres acteurs de cet exploit racontent cette étonnante journée

Pour en venir à cette fameuse journée du 9 novembre 1943, il est indispensable de compléter le texte d'« Yvon », alias Marc Aubrion, par certains détails puisés dans les souvenirs d'autres acteurs de cette mémorable opération, notamment ceux de « Jean », alias René Noël, le responsable du Front de l'indépendance pour le Brabant et le Hainaut, qui apporta à la réussite de l'opération « faux » « Soir » imaginée par « Yvon », tout le poids de son autorité et de ses relations.

Comment les deux hommes furent-ils mis en présence ? René Noël parle :

Marc Aubrion (« Yvon ») m'avait été présenté par un ami, le peintre Léon Navez, chez qui je rencontrais régulièrement les représentants du comité national du Front de l'indépendance. Quelques semaines après cette première rencontre, très précisément le jeudi 20 octobre 1943, à 17 h 30, j'avais rendez-vous avec lui, rue Souveraine. À sa demande. C'est alors qu'il me proposa la sortie du faux « Soir » pour le 11 novembre.

Ce tête-à-tête est suivi par la rencontre avec Théo Mullier, employé au « Soir », et la décision de creuser le projet. René Noël poursuit :

Il me faut de l'argent. Dès le lendemain soir, retour d'un contact avec des responsables du Front de l'indépendance, je rencontre « Françoise », alias Andrée Grandjean - Cosyns, place de la Trinité. J'arrive au rendez-vous avec plus d'une heure de retard. Elle a eu la patience de m'attendre. Je respire. Je lui parle de l'affaire. Elle accueille l'idée avec enthousiasme, sans l'ombre d'une hésitation.

— *Avant tout, lui dis-je, il me faut de l'argent, beaucoup d'argent. L'idée m'est venue de vendre le numéro clandestinement. Si le coup réussit, la publicité de la vente dans les aubettes aidant, nous tirerons beaucoup d'argent de cette vente pour le Front de l'indépendance; mais il faut pouvoir payer tous les frais avant de partir et c'est sur vous que je compte.*

Je ne comptais pas en vain sur elle. Le lendemain, elle m'apportait 50.000 F, don d'Alfred Fourcroy, le généreux commanditaire de cette gazette unique et peu banale.

Autre problème : qu'allons-nous écrire dans ce journal ?

À cette question, René Noël, à l'en croire, reçoit rapidement des réponses positives pour pasticher « Le Soir » emboché :

Accord immédiat de « Charles », alias Fernand Demany :

— *Je ferai le Georges Beatse, le Jean de la Lune, le Verplaetse, les nouvelles du pays, une interview de Pierre Daye, des annonces.*

Quant à « Fernand », alias Adrien van den Branden de Reeth, il n'a pas hésité une seconde. Il a un faible pour Maurice-Georges Olivier qui a le don de le mettre en joie. Mais M.-G. Olivier est au « Nouveau journal » et non au « Soir ». Qu'à cela ne tienne, le « Nouveau journal » le prêterait au « Soir » pour la circonstance.

Entre-temps, on le sait, l'imprimeur, Ferdinand Wellens, a été trouvé à l'initiative d'« Yvon ». Reste à déterminer la procédure pour la distribution du faux « Soir ». « Yvon » y travaille avec l'aide de Théo Mullier. René Noël, de son côté, ne songe plus qu'à cela :

Vendre le journal dans les kiosques, c'était là toute la question. Ou bien nous arrivons à faire vendre le fameux « Soir » dans les aubettes et alors nous réussissons un coup magistral. Ou bien, il nous faut renoncer à cette idée et, alors, notre journal devient un clandestin comme un autre, peut-être un peu mieux fait qu'un autre, mais pas davantage. Il fallait donc absolument que notre journal fût vendu comme le « Soir » de De Becker lui-même.

« Yvon » l'avait d'abord choisi parce que c'était le journal pro-boche le plus répandu, qu'il sortait l'après-midi et que, généralement, vers 16 h 15, plusieurs lecteurs l'attendaient en face des kiosques à journaux. Il était sûr qu'après une demi-heure de vente le coup serait découvert. Il fallait donc que les journaux s'écoulèrent le plus rapidement possible, avant que l'on ait eu le temps de s'apercevoir de la mystification.

L'un après l'autre, nous examinons les projets, déjà discutés par « Yvon » et Théo Mullier, pour retarder la sortie du « Soir » emboché soit des presses, soit des bureaux de journal. Nous retons plusieurs moyens :

- 1) *Sabotage des rotatives;*
- 2) *Incendie des véhicules qui se chargent traditionnellement de la distribution du « Soir » en ville, par des membres des Partisans armés;*
- 3) *Une alerte aérienne combinée avec Londres pour 13 h 30.*

Nous décidons de développer ces différents projets pour être sûrs du résultat. Et, au cas où l'un et l'autre échoueraient, les « faux » « Soir » seraient de toute façon distribués dès 16 heures.

C'est René Noël qui dévoile par le détail l'organisation générale de la vente clandestine :

Nous avons fixé le tirage à 50.000. Cinq mille journaux seront distribués dans les kiosques et 45.000 exemplaires seront vendus clandestinement par les sections du Front de l'indépendance.

Nous en réservons 20.000 pour les sections locales de Bruxelles. Les autres seront répandus à raison de 15.000 dans le Hainaut, de 4.000 à Liège, de 3.000 dans le Luxembourg. Je prévois les quatre responsables régionaux (Charleroi, Centre, Borinage et Ath-Tournai). Exemple : le 9 novembre, les courriers de province arriveront au dépôt, au café du Ballon, rue Ducale. Ils seront enfermés toute l'après-midi. On ne les lâchera qu'à l'heure du train. Ils embarqueront tous vers 16 heures. Il aurait été dangereux de libérer les courriers trop tôt ou trop tard. Trop tôt parce que leur arrestation aurait fait échouer l'affaire. Trop tard parce que la Gestapo, alertée par la vente dans les kiosques, pouvait établir une surveillance dans les gares.

Les amis se réjouissent vivement à l'annonce du coup projeté. La plus grande discrétion leur est évidemment demandée.

Quant aux sections locales de l'agglomération bruxelloise, elles sont prévenues de ce que, dans l'après-midi du mardi 9 novembre, des « colis » (sans autre précision) seraient remis dans les dépôts, qu'elles devaient en prendre possession vers 16 heures, qu'il s'agissait d'un moyen inédit de propagande et qu'il était important de respecter l'horaire fixé et d'assurer la distribution immédiate.

« Yvon », fort des informations sur la tournée des camionnettes « officielles » reçues de Théo Mullier, a établi une stratégie bien précise pour les aubettes à desservir et sur les dépôts proches de ces points de vente d'où partiront les livreurs du faux « Soir ». René Noël complète le dispositif :

Il nous faut une vingtaine de courriers exceptionnels pour la distribution dans les aubettes. On convoque des jeunes gens pour une « mission dangereuse ». Il en faut trois dans chacun des cafés-dépôts, plus une réserve. Tout est mis au point sur le papier.

C'est aux Milices patriotiques de Schaerbeek que revient l'honneur de fournir l'équipe de jeunes résistants pour assurer en partie cette distribution du « faux » « Soir ». « Françoise », alias Andrée Grandjean - Cosyns, contacte « Lebien », alias « Morin », de son vrai nom Charles Hoste, pour pourvoir à des équipes avec la complicité de son ami Coomans, de Laeken. Tous d'authentiques résistants du Front de l'indépendance...

La consigne est de rassembler des équipes de trois jeunes gens en salopette bleue avec bicyclette. Le rendez-

vous est fixé à 15 heures aux différents endroits, la mission spécifique étant dévoilée sur place.

Entre-temps, les articles ont été rédigés, composés, mis en page. Et...

... la nuit du samedi 6 au dimanche 7 novembre, le tirage commence. On « roule », chez Wellens. Quelques milliers de numéros sortent de la rotative. Puis on s'arrête : le flan que nous avions utilisé pour l'en-tête, fourni à « Yvon » par Théo Mullier, était celui d'un numéro du « Soir » paru en octobre. Nous avions évidemment changé la date, mais nous avions perdu de vue l'une des publicités qui flanquaient le titre. Or, il s'agissait d'une vente publique, annoncée pour une date antérieure au 9 novembre ! Ce détail risquait d'attirer l'attention. On a dû gratter la date, si bien qu'il y a environ 3.000 numéros qui diffèrent des autres...

Afin d'éviter l'identification de la rotative qui a tiré les « faux » « Soir », les paquets de journaux passent à la rogneuse qui fait disparaître les traces de « dents ». C'est pourquoi notre journal est légèrement plus petit que « Le Soir » lui-même.

Le dimanche, à 5 heures du matin, les journaux sont évacués chez notre imprimeur et les 5.000 numéros destinés aux kiosques sont mis en paquets de 100. Autour de chaque paquet, on colle une bande imprimée : « Par suite d'une panne, le reste du service à 18 heures ».

Tout est prêt. Les journaux destinés aux kiosques se retrouvent, dans les heures qui suivent, dans les cafés désignés. Ceux qui doivent être vendus clandestinement à Bruxelles sont en place également. Et ceux que l'on doit venir chercher de province sont déposés comme prévu au café du Ballon. C'est François Leine, mon courrier principal, qui a orchestré la manœuvre : il a couru des risques énormes en peu de temps.

Mardi 9 novembre. Tout le monde est sur le pont. Les responsables principaux sont au fait de leur part de travail : Adrien van den Branden de Reeth est à la porte de Namur, Andrée Grandjean - Cosyns est à Ma Campagne, Jacques Pilate est à la place Madou, Louis Muller est au Nord, Marcelin Alexandre est à la Bourse, Marc Aubion est au Midi. Tout baigne et pourtant...

Nous craignons que l'affaire ne soit éventée. Il a fallu mettre au courant une bonne trentaine de personnes. Si l'une de celles-ci a été trop bavarde, la Gestapo peut avoir eu vent du bon tour qu'on veut lui jouer. Aussi, si un mouvement insolite est constaté autour des kiosques, on doit aller à la rencontre des jeunes gens dont nous connaissons l'itinéraire, afin de les prévenir. Si ceux-ci s'aperçoivent qu'il y a du danger, ils ont pour mission d'entrer dans un café et d'oublier le paquet sur une table.

Quant à nous, malgré tout notre enthousiasme, nous sommes tous quelque peu énervés. Si un courrier se fait prendre en route ! Si le coup est éventé ! Si... Si... C'en est fait non seulement de cette affaire magnifique, notre « zwanze » est par terre, mais c'en est fait aussi du mouvement, du Front de l'indépendance dans le Brabant et même en province parce que, quand la Gestapo tient un fil, elle a les moyens de faire parler. Or, ici, en cas de découverte de l'un quelconque des courriers, elle aurait vite plusieurs fils en main. De plus, nous n'avons pu mettre la main sur le chef des Partisans armés. Il a fallu nous résoudre à faire faire incendier les camionnettes du « Soir » emboché par de jeunes volontaires. Encore n'avons-nous pas trouvé les pastilles incendiaires dont nous avions besoin. Il nous semble que c'est cela qui va nous faire échouer. Nous en sommes réduits à nous encourager mutuellement... Des généraux, au moment d'une offensive, n'éprouvent pas plus d'émotion !

Mardi 9 novembre, 14 heures. Pas de survol de Bruxelles par l'escadrille allée commandée à Londres. Pas d'alerte...

Mardi 9 novembre, 15 heures, place de Louvain. Les jeunes partisans qui ont pour mission d'incendier les véhicules du « Soir » échouent partiellement par la faute d'une passante qui assiste à la scène et qui ameuté le voisinage. Une seule camionnette sera touchée, nécessitant l'intervention des pompiers.

Mardi 9 novembre, 15 heures. Marcelin Alexandre, responsable d'un « centre de distribution », raconte :

Le secteur qui m'a été confié est celui de la Bourse et le local, la taverne-restaurant « Saint-Jean Baptiste », au numéro 95 de la rue de Laeken. Patron de l'établissement, M. J. Vandeschuere - Degeldre, sur un mot conventionnel, me fait signe de passer dans l'arrière-salle. Pas d'explication : je suppose que nos cœurs, à l'unisson, battent d'anxiété la chamade...

Sur des tréteaux s'alignent les dangereux paquets : chaque liasse est encerclée de la bande imprimée précisant : « Par suite d'une panne, le reste du service à 18 heures ».

Entrée des distributeurs volontaires : des inconnus, jeunes et muets, aux visages hermétiques, petite phalange anonyme en bleu de travail. Qui sont-ils ? Peut-être celui-ci est-il ouvrier, celui-là architecte, cet autre religieux...

En confiant à chacun ses « colis » — destination connue —, il m'appartient d'énoncer les ultimes signes : « Remettre les journaux rapidement afin que l'exploitant du kiosque n'ait ni le temps de dévisager ni celui de questionner ; s'effacer promptement dans la foule. »

Et chacun d'enfourcher sa bicyclette...

Mardi 9 novembre, 16 heures. René

Noël, qui a libéré tous ses courriers, s'engage rue de Namur. Il raconte :

Que va-t-il arriver ? Mon anxiété est de courte durée. Je croise un passant, journal ouvert. C'est « Le Soir ». Mon cœur bat. Est-ce le bon ? Cela me semble un peu tôt. Un coup d'œil rapide en passant. Il suffit : à l'angle supérieur gauche, notre cliché... Plus de doute ! Mon sang ne fait qu'un tour. La distribution à la porte de Namur s'est faite cinq minutes plus tôt que prévu. Mais puisque le coup a réussi là-bas, c'est que le boche ne l'a pas éventé. Il doit réussir ailleurs. Je m'approche du kiosque. Deux lecteurs ont notre journal en main. Ils rient aux éclats...

Mardi 9 novembre, 16 heures. Adrien van den Branden de Reeth est porte de Namur. Il rapporte :

Je connais le moment précis où le porteur doit remettre le paquet de nos faux journaux au marchand de l'aubette. Arrivera-t-il avant le véhicule contenant les vrais ? L'alerte demandée à Londres n'a pas eu lieu. L'attaque projetée contre les camionnettes, place de Louvain, a-t-elle réussi ? Assis à la terrasse couverte du café de la Paix, je sens pousser sur mon crâne un formidable point d'interrogation. J'ai l'impression qu'il est visible et qu'on va me prendre pour le professeur Nimbus... Je ne regarde plus ma montre, elle recule au lieu d'avancer... J'additionne mentalement les numéros des trams qui passent... Et puis je vois le camarade inconnu traverser le carrefour, poser son paquet, s'éloigner tranquillement. Tout se brouille... Qu'est-ce qui se passe ? Il ne se passe rien. On vend le journal. Est-ce que les gens vont sauter en l'air ? Mais non. Ils parcourent les titres que nous avons été sages de choisir anodins. Certains s'éloignent en lisant, puis la stupeur les cloue sur place. Oh ! ce regard circulaire et puis vite, vite, le journal plié, serré dans une poche intérieure... « Le Soir » collabochisé peut arriver sur les talons du nôtre. Notre faux « Soir » est lancé et ne s'arrêtera plus.

Mardi 9 novembre, 17 h 15. Dans le fascicule historique édité en 1948, à l'occasion du cinquième anniversaire du faux « Soir », Fernand Daxhelet fait appel à ses souvenirs personnels :

Porte de Namur. C'est l'heure de pointe. Les tramways sont pris d'assaut. Bousculades. Ecrasements d'orteils. Mots aigres-doux. Voix aiguës. Coup de sonnette... Le tram, plein comme un œuf, démarre. D'une voix lasse, le receveur répète comme une scie : « Servi ? Gediend ? ».

Dans un coin, sur la banquette, un petit employé à la figure hâve, dépile un journal. Il jette un coup d'œil curieux sur les titres, les gravures, puis, silencieux et grave, commence à lire. Per-



Ce dessin, œuvre des illustrateurs Huens et Vanderkelen, figurait dans l'album des collections Artis-Historia (collection « Nos gloires », VI, p. 37, Historia, Bruxelles).

Soir ». On se paie leurs têtes dans les grandes dimensions... Hi, hi, ha, ha, ha, ha !... »

Les voyageurs ne comprennent toujours pas. Ils ne réalisent pas comment « Le Soir » pourrait se foutre des boches. Alors, le petit employé fait la lecture à haute voix du communiqué.

Peu à peu, la lumière se fait. Les gens comprennent l'énormité de la zwanze. Ceux qui ont un « Soir » le déplient hâtivement et lisent tout haut pour ceux qui n'en n'ont pas. Le receveur ne sait plus ce qu'il fait. Ceux qui n'ont

pas de journal descendent au plus proche arrêt et se précipitent vers les kiosques. Les boches, sur la plateforme, suivent d'un regard stupide cette scène qu'ils ne s'expliquent pas.

De mémoire de voyageur, jamais parcours ne fut aussi mouvementé et joyeux que le « Porte de Namur - Nord » du 9 novembre 1943...

Mardi 9 novembre, 19 heures. Andrée Grandjean - Cosyns raconte, en 1973 (trentième anniversaire de l'opération) dans la page rétrospective que « Le Soir » consacre à l'événement :

Les membres du comité d'organisation et de rédaction du faux « Soir » se trouvèrent réunis au domicile de Léon Navez. Si paradoxal que cela puisse paraître, nous éprouvions tous une sorte d'angoisse, suivant la forte tension nerveuse des dernières heures, une appréhension de l'échec. Nos seuls éléments d'appréciation, à ce moment, étaient les constatations faites par chacun de nous au poste d'observation qui nous avait été assigné après la distribution, chacun à une aubette de journaux, et c'était peu. Pour ma part, c'est celle de « Ma Campagne » que j'avais surveillée. À l'heure dite, avec un quart d'heure d'avance sur la distribution normale, un cycliste avait apporté son paquet de « faux » « Soir ». Donc pas d'anicroche à la distribution. Mais l'impact sur le public ? J'observai plusieurs acheteurs et en vis qui, jetant un coup d'œil sur leur journal, avaient eu un sursaut, lancé un regard furtif autour d'eux, mis le journal en poche et déguerpi en vitesse. Le marchand avait dû rapidement se rendre compte que quelque chose d'insolite se passait, car, lorsque je m'avançai, quelques minutes après, pour acheter un journal, il les avait dissimulés et affiché la bande portant la mention, « Le Soir est en retard ».

Aussi, à cause des maigres informations dont nous disposions à 19 heures, la coupe de champagne que Navez gardait précieusement pour la victoire et qu'il sacrifia ce jour-là en l'honneur du faux « Soir » ne nous apporta pas le réconfort escompté. Le triomphe ne devait éclater que le lendemain et les jours suivants...

2 par G. STALPO

Le Mystère de la Chambre brune

Choisissez vous pour l'histoire ?

La Commission d'enquête, le 11 novembre 1943, a tenu sa première séance. Elle a été présidée par M. le Ministre de la Justice, M. L. de la Motte. Elle a entendu M. le Procureur Général, M. de la Motte, et M. le Ministre de l'Intérieur, M. de la Motte. Elle a décidé de poursuivre l'enquête.

Le 11 novembre 1943, la Commission d'enquête a tenu sa première séance. Elle a été présidée par M. le Ministre de la Justice, M. L. de la Motte. Elle a entendu M. le Procureur Général, M. de la Motte, et M. le Ministre de l'Intérieur, M. de la Motte. Elle a décidé de poursuivre l'enquête.

PARTISANS ET REFRACTAIRES

Choisissez vous pour l'histoire ?

Le 11 novembre 1943, la Commission d'enquête a tenu sa première séance. Elle a été présidée par M. le Ministre de la Justice, M. L. de la Motte. Elle a entendu M. le Procureur Général, M. de la Motte, et M. le Ministre de l'Intérieur, M. de la Motte. Elle a décidé de poursuivre l'enquête.

Le 11 novembre 1943, la Commission d'enquête a tenu sa première séance. Elle a été présidée par M. le Ministre de la Justice, M. L. de la Motte. Elle a entendu M. le Procureur Général, M. de la Motte, et M. le Ministre de l'Intérieur, M. de la Motte. Elle a décidé de poursuivre l'enquête.

LE 11 NOVEMBRE EN BELGIQUE

Les manifestations patriotiques seront tolérées

Le 11 novembre 1943, les manifestations patriotiques seront tolérées. Les autorités allemandes ont décidé de ne pas interdire les manifestations patriotiques qui auront lieu le 11 novembre 1943.

Le 11 novembre 1943, les manifestations patriotiques seront tolérées. Les autorités allemandes ont décidé de ne pas interdire les manifestations patriotiques qui auront lieu le 11 novembre 1943.

LES SPORTS

Le Commissariat aux Sports a vécu

son directeur M. Pierre Dey, ex-commissaire

Le Commissariat aux Sports a vécu. Son directeur, M. Pierre Dey, a été nommé ex-commissaire. M. Dey a été nommé ex-commissaire.

Le Commissariat aux Sports a vécu. Son directeur, M. Pierre Dey, a été nommé ex-commissaire. M. Dey a été nommé ex-commissaire.

LES SANGLOTS LONGS

9 NOVEMBRE 1943

Le 9 novembre 1943, les sanglots longs ont été entendus. Les sanglots longs ont été entendus.

Le 9 novembre 1943, les sanglots longs ont été entendus. Les sanglots longs ont été entendus.

ANNIVERSAIRE

(Suite de la première page)

Le 11 novembre 1943, l'anniversaire a été célébré. L'anniversaire a été célébré.

Le 11 novembre 1943, l'anniversaire a été célébré. L'anniversaire a été célébré.

UN DEUIL NATIONAL

(Suite de la première page)

Le 11 novembre 1943, un deuil national a été déclaré. Un deuil national a été déclaré.

Le 11 novembre 1943, un deuil national a été déclaré. Un deuil national a été déclaré.

LES AVENTURES DU BARON DE CRAC

par Jacques Van Meikebecke

Le 11 novembre 1943, les aventures du baron de Crac ont été racontées. Les aventures du baron de Crac ont été racontées.

Le 11 novembre 1943, les aventures du baron de Crac ont été racontées. Les aventures du baron de Crac ont été racontées.

LES AVENTURES DU BARON DE CRAC

par Jacques Van Meikebecke

Le 11 novembre 1943, les aventures du baron de Crac ont été racontées. Les aventures du baron de Crac ont été racontées.

Le 11 novembre 1943, les aventures du baron de Crac ont été racontées. Les aventures du baron de Crac ont été racontées.

FAITS DIVERS

Le 11 novembre 1943, les faits divers ont été rapportés. Les faits divers ont été rapportés.

Le 11 novembre 1943, les faits divers ont été rapportés. Les faits divers ont été rapportés.

Le 11 novembre 1943, les faits divers ont été rapportés. Les faits divers ont été rapportés.

Le 11 novembre 1943, les faits divers ont été rapportés. Les faits divers ont été rapportés.

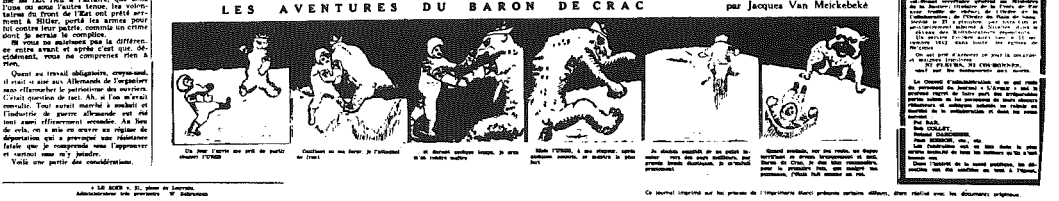


Illustration de M. le Ministre de la Justice, M. L. de la Motte, et M. le Ministre de l'Intérieur, M. de la Motte.

La deuxième page du faux « Soir »

Imprimé il y a cinquante ans à plus de cinquante mille exemplaires, le « vrai » faux « Soir » est aujourd'hui un objet rare, conservé pieusement par les témoins de la première heure, transmis à leur descendance comme une relique. Mais comment reconnaître un « vrai » faux « Soir » ? Au lendemain de la guerre, en effet, il y eut des rééditions. Nous pouvons en certifier trois :

- celle qui mentionne en haut de la première page « Fac-similé édité au profit de Solidarité, service social du Front de l'indépendance » ;
- celle qui précise, en bas de la deuxième page, que « ce journal, imprimé sur les presses de l'imprimerie Marci, présente certains défauts, étant réalisé avec les documents originaux » ;
- celle, enfin, qui est la plus récente (1982) et qui porte comme mention, également en bas de la deuxième page : « Éditeur responsable J. Pilate pour le Comité d'action de la Résistance (CAR). Reproduction de document ».

Des témoignages concordent également pour signaler qu'un « faux » faux « Soir » fut vendu lors de la sortie du film de Gaston Schoukens, « Un soir de joie », qui retrace de manière légère cet événement de la Résistance. Rien ne permet de distinguer ce faux du vrai faux « Soir » si ce n'est sans doute la trace des lames qui tranchèrent les bords du papier pour éviter qu'on ne reconnaisse la rotative impliquée dans la réalisation de ce journal clandestin.

Précisons enfin, comme expliqué dans le récit de la journée du 9 novembre 1943, que trois mille exemplaires du « vrai » faux « Soir » furent imprimés avec l'en-tête du « Soir » volé portant une publicité annonçant une vente publique pour le 23 septembre. Ce n'est qu'après avoir imprimé ces trois mille exemplaires que l'imprimeur s'en rendit compte et gratta la date de la publicité, avant de poursuivre l'impression.

Le Ministère de la Chambre brune

La Commission des Affaires Indiennes, M. St. Laurent, a tenu une séance publique à Ottawa, le 7 novembre 1943. Elle a discuté les propositions de loi relatives à la répartition des terres indiennes. M. St. Laurent a déclaré que le gouvernement s'efforçait de résoudre les problèmes des Indiens de la façon la plus équitable possible.

PARTISANS ET REFRACTAIRES

Choses vues par Paul BUCART

On sait que l'Etat a une tâche de haute importance à accomplir. Il doit assurer la sécurité de son territoire et de ses citoyens. Pour cela, il doit avoir une armée efficace et des citoyens conscients de leur devoir.

LE NAUJOUR

Le mouvement des jeunes, le mouvement des étudiants, le mouvement des travailleurs, tous ces mouvements ont pour but de servir le pays. Ils doivent être encouragés et soutenus par le gouvernement.

UNE ARMÉE SECOURS

Une armée de secours est nécessaire pour protéger les régions frontalières. Elle doit être composée de citoyens volontaires et de soldats professionnels.

ANNIVERSAIRE

Je vous laisse le soin de répondre à toutes ces questions. Vous trouverez dans ce numéro de la Bibliothèque Andana des informations précieuses sur l'histoire de notre pays.

UN DEUIL NATIONAL

Une députation internationale s'est réunie à Bruxelles pour discuter les questions de paix et de sécurité. Les délégués ont convenu de travailler ensemble pour la réalisation de la paix.

LE 11 NOVEMBRE EN BELGIQUE

Les manifestations patriotiques seront tolérées

L'autorité allemande communique : En raison du tour pris par les événements internationaux, il est nécessaire de maintenir l'ordre et la discipline en Belgique.

grand Days

Des parcs pour les enfants, des spectacles pour les adultes, tout sera organisé pour rendre le grand Days un jour de joie et de fête.

Le Dénouement

Le dénouement de la guerre approche. Les forces alliées ont remporté de nombreuses victoires, et la victoire finale est imminente.

LES SPORTS

Le Commissariat aux Sports a vécu

nous déclare M. Pierre Daps, ex-commissaire

Comme homme au clair, je me demande à quel point me vaudra, quand sera venu, l'état d'esprit de la Belgique. Je suis sûr que la Belgique sera libre et indépendante.

Le Dénouement

Le dénouement de la guerre approche. Les forces alliées ont remporté de nombreuses victoires, et la victoire finale est imminente.

Le Dénouement

Le dénouement de la guerre approche. Les forces alliées ont remporté de nombreuses victoires, et la victoire finale est imminente.

LES SANGLOTS LONGS

Mardi 9 Novembre 1943

Il est difficile de vivre dans un pays occupé. Les restrictions sont nombreuses, et la liberté est limitée. Mais nous devons résister et attendre la libération.

LES SANGLOTS LONGS

Il est difficile de vivre dans un pays occupé. Les restrictions sont nombreuses, et la liberté est limitée. Mais nous devons résister et attendre la libération.

LES SANGLOTS LONGS

Il est difficile de vivre dans un pays occupé. Les restrictions sont nombreuses, et la liberté est limitée. Mais nous devons résister et attendre la libération.

Potites Annonces

EMPLOIS
AVIS INDIVIDUELS
RECHERCHES
FAITS DIVERS
NECROLOGIE

